

L'animalisme, une idéologie en impasse

Introduction	page 2
De la protection des animaux à l'antispécisme	page 2
Les animaux domestiques, une histoire humaine	page 7
La science invoquée par les antispécistes	page 10
La science et les espèces animales	page 13
L'espèce humaine et la science	page 16
La morale à la base de l'antispécisme	page 19
Un « droit des animaux » ?	page 21
Quelle vie pratique sans le monde animal ?	page 24
Se nourrir sans utiliser les animaux ?	page 26
Le « bien-être animal »	page 29
Le cerveau humain	page 30
Quel combat social faut-il mener ?	page 37
De l'ordre dans les luttes	page 38
En guise de conclusion	page 41
Bibliographie	page 44

INTRODUCTION

Un débat existe dans la société au sujet de l'attitude que nous devrions avoir envers les animaux et, partant de là, sur la place que ceux-ci devraient avoir dans la société. Les indices de ce mouvement sont nombreux et prennent des formes plus ou moins aigues. Ils vont des dénonciations des conditions d'abattage des animaux jusqu'à l'accusation de génocide animal et la revendication de l'abandon complet de toute production animale. Ils touchent à notre alimentation, avec le végétalisme et le véganisme. Et ils peuvent englober l'interdiction des corridas, l'interdiction d'utiliser des animaux pour la recherche médicale, le refus de voir des animaux dans les cirques ou dans les zoos.

Des intellectuels, des journalistes, des scientifiques, des philosophes, animent ou entourent ce mouvement. Des associations militent et tout un édifice idéologique nous est présenté, avec pour nom l'antispécisme, lui-même composé de courants différents, dont certains vont jusqu'à prôner une égalité totale entre l'homme et l'animal, la création d'une « biodémocratie », avec un Parlement d'une forme nouvelle, où le Sénat serait remplacé par une chambre de représentants des animaux, animée par des fonctionnaires et des experts ou des membres d'ONG qui défendent la nature et les animaux.

La science, nous disent les animalistes, est en train de découvrir que les animaux ont des sentiments, qu'ils sont sensibles, qu'ils ont des émotions, qu'ils savent vivre en société, bref qu'ils méritent que nous les traitions comme nos égaux. Il est grand temps de changer nos comportements. Après avoir réalisé que la Terre n'était qu'un grain de sable dans l'univers, et que l'homme lui-même n'était qu'un animal comme les autres, l'on entrerait enfin dans une ère d'égalité totale avec le vivant. L'homme cesserait de vivre en égoïste qu'il a été sur Terre, assujettissant la nature et les animaux pour son seul bien-être. Ce serait, nous dit-on, la révolution ultime.

Où et quand est né ce courant ? Quelles en sont les idées exactes et où mènent-elles ? En quoi l'idée d'égalité entre l'homme et l'animal est-elle juste ou fautive ? Enfin, comment expliquer l'éclosion, aujourd'hui, d'un tel mouvement ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous allons tenter ici de répondre.

DE LA PROTECTION DES ANIMAUX À L'ANTISPÉCISME

Commençons par un très bref historique des mouvements en faveur des animaux. Nous allons voir qu'il semble y avoir une petite corrélation entre les avancées en ce domaine et les grands mouvements sociaux, du moins dans le cas de la France. En effet, une forme de volonté d'améliorer le sort fait aux animaux est apparue au lendemain de la Révolution française, avec une société intitulée les « Amis des bêtes », fondée en 1799.

En cette fin du 18^{ème} siècle, début 19^{ème}, des philosophes comme Jeremy Bentham défendent une certaine vision de l'animal. Ils s'en prennent surtout à Descartes, et l'accusent

d'avoir théorisé que l'animal n'était qu'une machine. On retrouve cette accusation en 2018 chez les antispécistes et sur Wikipedia. Mais si l'on se reporte au texte de Descartes, on voit qu'il ne dit pas vraiment cela. Cela comporte certes une petite difficulté, du fait de la langue, qui n'est pas la notre actuelle. Mais cela est l'occasion de vérifier le sérieux ou le peu de sérieux des affirmations lancées dans le débat actuel.

Dans son *Discours de la méthode* (Cinquième partie) qui date de 1637, Descartes essaie de comprendre, avec les connaissances bien limitées d'une époque pré-scientifique, les lois que Dieu a mises dans l'organisation du monde. Et pour cela, il cherche à relier des causes à des effets. Pour commencer, il considère que l'homme fait partie du monde animal « *De la description des corps inanimés et des plantes, écrit-il, je passai à celles des animaux et particulièrement à celle des hommes.* » Pour parler de ce qui peut décrire le fait que nos muscles se mettent en mouvement, que nos nerfs les commandent, il parle même d' « *esprits animaux* ».

Ce n'est que lorsqu'il discute de la création par l'homme de machines du genre des automates – en fait, il s'agit à l'époque de sortes de poupées animées – capables de mouvements analogues à ceux d'un humain, qu'il utilise le terme de machines. Et là, s'il fait une différence, ce n'est pas, comme il en sera accusé, en rangeant les animaux parmi les machines, mais en expliquant qu'il y a une différence entre, d'une part, l'ensemble des animaux – humains compris - et les machines les plus impressionnantes, les automates, à une époque où les machines sont très peu développées - que les hommes sont capables de construire. « *Ce qui semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire, sans y employer que fort peu de pièces, à comparaison de la grande multitude des os, muscles, des nerfs, des artères, des veines, et de toutes les autres parties qui sont dans le corps de chaque animal, considèreront ce corps comme une machine qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée, et a en soi des mouvements plus admirables, qu'aucune de celle qui peuvent être inventées par les hommes.* »

Voilà donc ce qu'a vraiment dit Descartes. Si les antispécistes devaient critiquer Descartes, ce devrait être sur un autre point, et sans parler de cette histoire de « machine ». Car Descartes est très clair. Dans le même passage, il affirme en effet que la différence entre l'homme et les autres animaux réside dans le fait que ceux-ci sont dénués de raison. Et pour cela, il s'appuie sur deux explications. D'une part, les animaux n'ont pas un langage analogue à celui des humains, permettant de répondre à tout ce qui peut être dit. Et la deuxième raison est que, même si l'on fabriquait une machine capable de parler – ce qui est tout de même une belle anticipation pour 1637 -, il faudra bien voir que cette machine ne « parlera » que par une réaction d'organes ou de mécanismes et non pas sous l'impulsion d'une pensée. Voilà ce que dit Descartes.

Aujourd'hui, la science nous permet de dire que les animaux disposent d'une certaine pensée. Nous verrons plus loin dans quelle mesure et avec quelles limites. Mais on peut dire d'ores et déjà que Descartes n'était pas très loin tout de même de la vérité. Car si une différence peut être faite entre les autres animaux et l'humain, elle porte justement sur les capacités de cette pensée, et sur l'organe qui la produit, le cerveau.

Dans son ouvrage, *L'animalisme est un anti-humanisme*, publié en 2018, Jean-Pierre Digard pense que les philosophes animalistes comme Jeremy Bentham ont en fait attribué à Descartes une idée du philosophe et théologien Mallebranche. Digard est un scientifique : il

est directeur de recherche au CNRS, et l'un de ses sujets de travail est l'anthropologie de la domestication animale et les relations hommes-animaux.

La première loi qui protège le monde animal a été adoptée par le Parlement britannique du Martin's Act, en 1822. Cette « *loi sur le traitement cruel du bétail* » était destinée à protéger les bœufs et les moutons d'élevage. En France, la SPA, Société protectrice des animaux est créée en 1845. Et une première loi apparaît en 1850 – peu après la révolution de 1848 : c'est la loi Grammont qui condamne les mauvais traitements aux animaux domestiques quand ils sont commis en public. Le général de Grammont, un député conservateur, était indigné par le sort réservé aux chevaux sur les champs de bataille, ou par la manière dont les cochers maltrahaient leurs chevaux. Il s'agissait surtout, à cette époque où l'essentiel des transports en ville était assuré par des véhicules tirés par des chevaux, de répondre à certains actes violents des conducteurs, qui pouvaient entraîner des réactions de la rue, et donc des troubles à l'ordre public. L'Assemblée nationale vota donc ce texte : « *Seront punis d'une amende de cinq à quinze francs, et pourront l'être d'un à cinq jours de prison, ceux qui auront exercé publiquement et abusivement des mauvais traitements envers les animaux domestiques.* »

Dans ce texte, le mot « *publiquement* » a été ajouté au dernier moment, par l'ajout d'un amendement, ce qui changeait l'idée du général, qui s'est ainsi fait dilapider la portée de son texte. Il faudra attendre 1898, pour que cette fois, la loi Grammont soit étendue dans l'espace privé. Il y a alors un lien entre cette volonté de protection animale et une montée du mouvement féministe, celui-ci considérant que les animaux comme les femmes sont des victimes des hommes. Diverses avancées, sur le plan légal, vont ainsi voir le jour, toujours sur la même idée : protéger les animaux. En 1963, est créé le délit d'acte de cruauté envers les animaux, qui aggrave les peines déjà prévues.

En fait, explique Digard, il faut bien voir que les humains, jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle, ont hiérarchisé les animaux. En fonction du lieu d'habitation du paysan, on trouve en premier les chiens et les chats, autorisés à y habiter avec l'homme. Puis, logeant dans une habitation proche, souvent nommé par des noms individuels, il y a le cheval, compagnon de travail du paysan, le cochon, qui se nourrit des restes humains. Et plus loin, logés cette fois d'une manière nettement plus collective, dans une étable, une bergerie, un poulailler, le bétail et la volaille. Enfin, il y a la faune sauvage, qui est vue comme un ennemi de l'homme et de ces animaux, et maintenue à l'écart. C'est donc dans ce contexte que les lois sont rédigées.

En 1976, sans doute dans les suites du courant de Mai 1968, la loi n° 76-629 affirme : « *Tout animal étant sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce* » Cet article du Code rural qui a pour numéro 214-1 va donner son nom à la très médiatisée association antispéciste L214, créée en 2008 et connue du grand public pour les images choquantes prises dans des abattoirs, et largement diffusées et rediffusées par les grandes chaînes de medias.

Mais un pas énorme vient d'être franchi avec les antispécistes. Ils ne revendiquent plus du tout une meilleure protection du monde animal, mais la fin de tout abattage, de toute utilisation des animaux par l'homme. Selon Aymeric Caron, dans son livre *Antispéciste* publié en 2016, « *le mot spécisme a été inventé en 1970 par le psychologue britannique Richard Ryder (« speciesism ») et a été repris cinq ans plus tard par le philosophe australien Peter Singer dans Animal Liberation, un livre devenu une référence pour tous ceux qui réfléchissent au statut moral et juridique de l'animal.* » Aymeric Caron est présenté comme journaliste et

écrivain. Il est connu du public pour son rôle de chroniqueur à la télévision. Il a annoncé en 2018 qu'il fondait un nouveau parti, le REV, Rassemblement des écologistes pour le vivant.

Caron explique donc que le mot spécisme a été choisi pour souligner une analogie avec le mot racisme, ou le mot sexisme. « *Dans les trois cas, le principe est le même : on maltraite certains individus en s'appuyant sur des catégorisations qui ne soutiennent pas l'examen de la raison* ». Le spéciste est donc celui qui distinguerait abusivement entre l'espèce humaine et les autres espèces animales, comme le raciste distingue abusivement entre les races humaines. « *Les racistes, écrit Peter Singer, violent le principe d'égalité en donnant un plus grand poids aux intérêts des membres de leur propre race (...) Les sexistes violent le principe d'égalité en privilégiant les intérêts des membres de leur propre sexe. De façon similaire, les spécistes permettent aux intérêts des membres de leur propre espèce de prévaloir sur des intérêts supérieurs de membres d'autres espèces. Le schéma est le même dans chaque cas* ». Être antispéciste, proclame Aymeric Caron, c'est donc militer contre cette forme de racisme que serait le spécisme.

Aymeric Caron nous explique qu'il y a au moins deux grands courants parmi les antispécistes. Les uns sont quand même d'accord pour une certaine exploitation des animaux. Ils jugent par contre nécessaire de lutter pour le « bien-être animal ». Welfare, en anglais, signifiant bien-être, on appelle ce courant les *welfaristes*. Ils veulent améliorer les conditions d'élevage, les modes d'expérimentations animales dans les laboratoires. Peter Singer est de cette tendance. Il se dit *vegan*, mais considère que manger de la viande n'est pas une aberration, s'il sait que l'animal a vécu d'une belle vie et n'a pas souffert. D'une manière générale, le véganisme est une attitude qui consiste à refuser toute possession, utilisation, exploitation d'animaux ou de produits issus d'animaux, de quelque nature que ce soit.

La deuxième tendance antispéciste a pour nom les *abolitionnistes*. Là encore, le mot n'a pas été choisi au hasard. Il est là pour faire un parallèle avec les militants qui s'étaient battus pour l'abolition de l'esclavage humain. Deux noms seraient des références, tous deux américains : le philosophe Tom Regan (auteur de *The case for Animal Rights*, 1983) et le juriste Gary Francione. Pour les abolitionnistes, un élevage heureux, ça ne peut pas exister. Selon Tom Regan, « *quand vous réformez l'injustice, mon opinion est que vous la prolongez* ». En effet, si l'on obtient par exemple que Mac Donald's va procéder à des améliorations sur le sort des animaux qui font ses burgers, - ce qui a été le cas aux USA – Mac Donald's peut en faire un argument pour sa publicité, les consommateurs auront bonne conscience et les ventes de ces produits vont augmenter. Aucun animal ne doit donc être mis au service de l'homme.

Si l'on prend maintenant un petit temps de recul et de réflexion, on constate un écart considérable entre ce que nous avons vu avant les années 1970 avec les avances de l'idée de protection des animaux et le mouvement antispéciste actuel. L'ancien mouvement comporte à la fois un souci de protection de l'animal et conserve la volonté de l'utiliser, donc de continuer à vivre en lien avec l'animal. L'antispécisme, lui, surtout dans sa version abolitionniste, ne veut, au fond, plus aucune vie commune entre l'homme et les autres animaux. Pour l'instant, nous noterons que l'antispécisme n'est pas né dans le monde scientifique, mais, paradoxalement, dans le milieu des sciences humaines : philosophes, psychologues, juristes.

Quant au milieu social dans lequel on le voit maintenant se développer, plusieurs observateurs notent qu'il s'agit d'un milieu social particulier. Alain Finkielkraut est un

philosophe conservateur et animateur de radio, qui a publié en 2018 *Des animaux et des hommes*, où il rend compte de nombreux débats sur les relations entre l'homme et les animaux. « *Ce qui me frappe dans ces mouvements de libération animale, dit Finkielkraut, c'est qu'ils sont animés par de jeunes urbains, qui n'ont pas vécu avec les bêtes, et dont on a l'impression qu'ils peuvent se passer des bêtes. Une fois que l'humanité aura cessé d'être carnivore et de se nourrir de produits laitiers, peu leur importe que ce soit au prix de l'existence même des animaux. Ils se mobilisent pour faire cesser le crime, ils ne veulent plus qu'il y ait d'animaux domestiques, car la domestication, c'est l'exploitation. Mais, souligne-t-il à juste titre, à la différence de tous les autres mouvements de libération, celui-ci ne peut que déboucher sur la disparition de ses bénéficiaires.* »

Et lorsque Finkielkraut dit que « *Une libération animale qui débouche sur l'extinction de toutes les espèces animales, je dois dire personnellement que cela me terrifie* », son interlocutrice Corinne Pelluchon reconnaît : « *Il est vrai que vous pointez la difficulté majeure de la doctrine de la fin de l'exploitation animale* ». Corinne Pelluchon est philosophe et a notamment publié *Manifeste animaliste. Politiser la cause animale* (2017).

Jean-Pierre Digard, le chercheur du CNRS, note lui aussi qu'un « *catalyseur de la radicalisation animaliste tient au tissu social et culturel dans lequel celui-ci se propage – tissu, on l'a vu, majoritairement urbain ou rurbain (dans les grandes villes ou proche des grandes villes), coupé de ses racines rurales et de la culture animalière correspondante, et régulièrement abreuvé de "documentaires" animaliers à l'eau de rose* ».

Les théoriciens et les militants antispécistes disposent de certaines organisations. Outre L 214, on trouve La Fondation Droit animal (LFDA) qui édite sur internet des *Cahiers antispécistes*, avec un numéro deux accessible en cette fin 2018. La plupart des autres organisations, comme la Fondation Brigitte Bardot ou la SPA, sont plus anciennes et pour l'heure plutôt à classer dans le monde de la protection animale. Selon Digard, aux États-Unis d'où provient le mouvement antispéciste, celui-ci pratiquerait un activisme n'hésitant pas à user de la violence, pratique que l'on est peut-être en train de voir son extension en France avec des attaques visant des boucheries, à Lille, en septembre 2018. Digard souligne que ce mouvement utilise les méthodes du lobbying.

On peut avoir une petite idée des objectifs de L214, dans le numéro spécial de L'Obs, L'Homme et l'animal (janv/fev 2017). L'un des fondateurs, Sébastien Arzac explique : « *Il s'agit d'abord d'informer, de mobiliser l'opinion publique pour, à court terme, faire changer les pratiques au sein des filières d'élevage et de l'abattage, dans le but de minimiser les souffrances animales. Les abattoirs dont nous révélons les dérives sont parfois fermés pendant quelques semaines, mais quand ils rouvrent, les mauvaises pratiques réapparaissent souvent très vite. Elles existent dans tous les abattoirs français, même dans les plus petits où les cadences ne sont pourtant pas infernales, même dans les établissements certifiés label rouge. Pour que cela change, il faut une mobilisation politique au niveau national.* »

Voilà pour la partie, peut-on dire, présentable du programme de L214. Difficile de ne pas être d'accord. Mais en réalité, cela n'est qu'une introduction au véritable but qui est bien ailleurs. C'est Brigitte Gothière, elle aussi cofondatrice de L 214, qui parle maintenant : « *L 214 est une association abolitionniste : de même que des militants abolitionnistes ont fini par obtenir la fin de l'esclavage, nous demandons à terme la fermeture des abattoirs, et la fin de l'élevage animal à vocation alimentaire.* »

Avant d'essayer de reprendre et d'examiner un certain nombre des idées que véhiculent les antispécistes, nous retiendrons au moins ceci que ce mouvement, s'il semble être dans une certaine continuité avec les anciens mouvements de protection des animaux, est en même temps en rupture avec eux. Finkielkraut l'a souligné : l'antispécisme mène à la fin de tout animal domestique, à la fin de toute relation entre l'homme et l'animal. En effet, les animaux voués à l'abattage pour leur consommation n'existeront plus. Et pas non plus les animaux domestiques, dont les antispécistes jugent qu'ils sont asservis à l'homme. Or, l'humanité actuelle est le fruit d'un pas décisif dans l'histoire qui a été constitué, lors de ce qu'on a appelé la révolution néolithique, avec la domestication d'un certain nombre de plantes et d'animaux.

LES ANIMAUX DOMESTIQUES, UNE HISTOIRE HUMAINE

Selon le chercheur en anthropologie de la domestication animale Digard, c'est dans le développement considérable de la présence d'animaux domestiques dans les foyers qu'il faut chercher l'une des explications au développement des thèses antispécistes. L'autre est dans le développement parallèle de la grande industrie qui a désormais avalé l'élevage et l'utilisation des produits animaux.

En France, le nombre de chiens et de chats d'appartement est passé de 30 millions en 1960 à 62 millions en 2014. C'est une augmentation bien plus rapide que celle du nombre de foyers, qui lui, a augmenté de 53%. On note que le nombre de chiens a baissé, passant de 7,8 millions en 1993 à 7,3 millions en 2016. Les chiens ont perdu la première place, que leur ont prise les chats, passés de 8,2 millions à 13,5 millions.

Mais c'est aussi la manière de considérer cet animal qui a changé et qui est devenue massive. Désormais, disposer chez soi d'un tel animal de compagnie, cela fait partie, explique Digard, « avec la maison individuelle et le jardin, d'une sorte de kit du bonheur parfait de la famille française moyenne (...) La part du budget des familles qui leur est consacré est égale à celle des transports, avion et bateau compris, et le chiffre d'affaires de la filière dépasse, en France, les 4 milliards d'euros, soit l'équivalent du budget d'un État africain moyen ».

Digard en profite pour rappeler que la condition qui est faite à un animal domestique, même choyé, n'est pas forcément respectueuse : « Traiter un animal pour ce qu'il n'est pas, par exemple en le regardant comme un substitut d'enfant, constitue une forme de maltraitance et une cause de troubles de comportement de plus en plus fréquents – d'où l'éclosion, relativement récente (une vingtaine d'années), de la spécialisation de "vétérinaire comportementaliste" ».

La population d'un pays comme la France a presque entièrement perdu tout contact avec les animaux de la campagne, avec la ferme, et a perdu ses racines paysannes. Elle ne connaît plus l'animal que connaissaient les paysans. A la place, donc, elle ne connaît que le chien, le chat, ou encore le furet, le lapin, le porc nain, le poisson, le rat, le batracien, le lézard, etc., pourvu qu'ils puisse être de compagnie.

Du coup, l'image du monde animal s'est modifiée. Les documentaires animaliers des années 1960 ou 1970 cherchaient à nous montrer la loi de la jungle, et le roi des animaux était celui qui savait chasser et tuer sa proie mieux que les autres. Aujourd'hui, les documentaires dans l'air du temps se sont mis à disneylandiser – pour reprendre le terme de Digard - la

vision de l'animal. Les loups, les ours, les tigres ou les requins sont devenus de paisibles créatures que seul « *l'homme, cet éternel coupable, ne cesserait de persécuter sans raison* ». Des dessins animés aux peluches pour enfants, même T Rex est devenu un gentil petit doudou.

Les études scientifiques, aussi, ont changé d'axe dans leurs recherches. Il y a trois ou quatre dizaines d'années, les analyses sur les grands principes pouvant expliquer les comportements des animaux étaient centrées sur les notions de violence, de domination. Ainsi de l'ouvrage de Konrad Lorenz paru en 1963 *L'agression, une histoire naturelle du mal*. « *Aujourd'hui, nous dit Digard, ces notions ont cédé la place à celles de coopération et de solidarité : ainsi la "famille idéale" se trouverait chez les mangoustes et les babouins seraient "presque humains" (...) Désormais, les animaux "penseraient", auraient de la "culture", et seraient des "acteurs sociaux compétents"*. » Tout cela prouve que la science n'est pas étanche aux modes sociales. Après tout, on n'a une chance de trouver que ce que l'on se donne les moyens de chercher.

Aujourd'hui, c'est un peu avec les lunettes que nous avons en compagnie des animaux qui nous sont proches que l'on tend à voir l'ensemble du règne animal. La réalité est évidemment tout autre. Nombre d'espèces animales ne vivent qu'en dévorant d'autres animaux. Il est vital dans le règne animal de distinguer entre les espèces à craindre et celles dont on fait une proie. Les animaux, eux, sont absolument spécistes.

Une seule espèce animale s'est comportée un peu différemment. C'est l'homme. Lui aussi, pendant des centaines de milliers d'années, était absolument spéciste. Lui aussi distinguait et apprenait à sa progéniture à distinguer entre espèces à craindre et celles à chasser. Jusqu'à cette révolution néolithique. Il y a 15 000 ans, est ainsi apparu le chien, un descendant du loup que l'on peut dire créé par l'homme, sans doute pour en faire un auxiliaire de chasse. Il y a 8500 ans, au Moyen-Orient, est créé par l'homme le bœuf, un descendant de l'aurochs, le mouton, descendant du mouflon, la chèvre domestique qui avait pour ancêtre la chèvre sauvage. Il y a 8000 ans, le chat est sélectionné, pour en faire un allié contre les souris, etc.

Sapiens – c'est nous - a alors inventé un comportement qui n'existe nulle part, et en tout cas certainement pas dans les proportions que réalise l'homme. Il crée quelque chose comme de nouvelles espèces animales, par des méthodes de sélection, de croisement, de tri génétique. Il protège ces espèces que nous appelons domestiquées. Et il influe ainsi sur leur comportement, qui devient différent de celui des espèces sauvages d'origine.

Bien sûr, sapiens ne fait pas tout cela pour la seule beauté du geste. Lui-même, faut-il le rappeler, est un piètre animal en ce qui concerne ses capacités à se défendre, se battre, ou courir pour se sauver. Non, il cherche des solutions pour survivre et vivre, comme tout être vivant. C'est même sa faiblesse physique qui peut expliquer, en partie, sa découverte : la domestication des autres espèces. Mais c'est aussi, nous y reviendrons, son cerveau, profondément différent qui l'a permis.

Depuis cette époque, et grâce à cette pratique de l'élevage, l'homme n'est plus, comme d'autres animaux, et comme il était auparavant, un simple prédateur. Il a appris à gérer la partie du vivant dont il est responsable. Elle lui procure de la viande, du lait, des vêtements, etc. Il ne se contente plus du tout de chasser en vue de tuer pour cela. Et se crée ainsi toute une culture particulière qui le relie à l'animal.

Or, c'est au moment où cette culture connaît un recul important que se développe l'antispécisme. D'un côté, les populations sont de plus en plus nombreuses à vivre en ville, et les campagnes nous semblent désertes quand nous les traversons. Et d'autre part les animaux domestiqués depuis plusieurs millénaires sont désormais entrés dans la chaîne industrielle de la grande production. Or, dans la grande production capitaliste, l'ouvrier qui auparavant connaissait les règles de l'art, en est soudain privé ; son travail est fragmenté en gestes d'automates, de manière à lui dénier sa qualification professionnelle et à le payer au moindre coût.

Ainsi, dans les élevages ou les abattoirs de grande production, la connaissance que pouvaient avoir les paysans ou les fermiers disparaît progressivement, remplacée par la simple rationalité capitaliste : chaque geste est un coût qu'il faut minimiser.

Certains défenseurs du monde animal critiquent cette grande production capitaliste, mais ils ne voient pas vraiment où se situe le problème. Pour eux, c'est la taille trop grande des entreprises, comme la ferme des Mille vaches, qui serait en cause. Alors que c'est de l'organisation du travail dont il s'agit en réalité.

Un courant existe ainsi qui prône le retour à l'abattage à la ferme. Mais alors, les antispécistes ont beau jeu de rappeler la manière dont on pouvait égorger le bétail dans la ferme il y a cinquante ans, sans s'émouvoir devant les cris de souffrance de l'animal, égorgé à la va-vite dans la cour de la ferme.

Une idée plus intéressante est peut-être à chercher dans les anciennes pratiques humaines. Yann Sergent est vétérinaire, chercheur en élevage de zébus, et diverses autres activités autour de l'animal. Il fait remarquer que « *Les aborigènes, quand ils tuent un animal, en prennent toujours un petit morceau qu'ils rejettent à la terre, ce qui est une façon de remercier. Dans l'abattage cachet, il y a une prière, dans l'abattage hallal, il y a une prière. Chez les chrétiens, il n'y en avait pas mais il y avait un bénédicité qui signifiait "merci pour ce repas" »*. En somme, l'histoire du rapport de l'homme à l'animal a établi ce besoin d'un rituel de respect au moment de donner la mort. Mais pour le capitalisme, même le temps, c'est de l'argent. Et le rituel, quel qu'il soit, c'est du temps, donc de l'argent, perdu.

Yann Sergent, qui a également été inspecteur en abattoirs de porcs, souligne avoir observé que l'ambiance est très différente dans la partie de l'usine où le cochon est encore vivant, de celle où il est enfin tué. Avant la mort, les gens sont graves, silencieux. Après seulement, ils sont détendus, échangent entre eux. L'humain n'est pas indifférent à la mort de l'animal, même lorsque c'est son métier. Et si on ne connaît des abattoirs que les fameuses images que la télévision a largement reproduites, Digard rétorque qu'il a en réalité fallu des mois aux caméras planquées de L 214 pour arriver à obtenir ces images affreuses de violences gratuites, et que le fonctionnement habituel de l'abattoir n'est pas celui-là. « *La vérité est tout autre, dit-il. Dans leur écrasante majorité, les personnels qui travaillent avec des animaux sont des professionnels compétents, au demeurant mal payés (...) Les éleveurs en particulier, et parmi eux nombre de "bêteleurs", sont animés par la passion des animaux ; ils les connaissent, souvent individuellement, sont attentifs à leurs besoins et prompts à réagir au moindre comportement anormal. Toute autre attitude serait du reste contraire aux intérêts des éleveurs eux-mêmes. »*

Cela dit, le capitalisme est tel qu'il vient encore d'obtenir de ne pas être obligé à ce que l'on puisse justement le voir, ce fonctionnement habituel, en plaçant quelques caméras aux endroits critiques. Les antispécistes en ont conclu que c'est bien la preuve du caractère sauvage des abattoirs. Non, c'est la preuve du caractère secret de tout le capitalisme : l'on n'a de telle caméra de surveillance de ce qu'on fait faire aux ouvriers dans aucune entreprise.

LA SCIENCE INVOQUÉE PAR LES ANTISPÉCISTES

Les antispécistes invoquent la science pour soutenir leurs idées et leurs propositions. Mais leur manière d'invoquer la science pose problème, car elle est... peu scientifique. Ils grapillent dans la science ce qui les arrange, et affirment ainsi que la science prouve que les animaux sont des êtres sensibles, qu'ils sont doués d'une forme de pensée, qu'ils sont capables d'émotions comparables aux nôtres et ainsi de suite.

La plupart de ceux qui cherchent à s'appuyer sur la science l'ignorent, mais la science est loin d'affirmer des certitudes comme étant indiscutables, bien au contraire. La science est fondée sur une attitude toute autre : c'est l'idée de réfutation, développée par Karl Popper. Toute proposition scientifique doit pouvoir être réfutée. On doit pouvoir prouver qu'une hypothèse n'est pas bonne. Si je dis « *Dieu existe, mais nous ne pouvons ni le voir ni en déceler la présence* », c'est une affirmation non scientifique car on ne pourra jamais prouver le contraire. Mais si je dis « *Tous les corbeaux sont noirs* », c'est une hypothèse scientifique. Car au cas où ce ne serait pas vrai, il est possible de le prouver, il est possible de réfuter cette affirmation. Il me suffit de trouver un corbeau d'une autre couleur. En attendant, et tant que l'on ne me montre pas un tel corbeau, mon hypothèse est scientifiquement juste. Et si un jour quelqu'un trouve effectivement un corbeau blanc, mon hypothèse cessera alors d'être valide. Il faudra chercher à comprendre d'où est venue l'erreur, corriger la théorie, ou la changer.

La science, c'est quelque chose de tolérant. Elle n'affirme pas de manière brutale. Elle veut pouvoir être contredite. C'est exactement l'inverse de la manière dont elle est utilisée dans la vie courante, quand l'on nous assène « *ceci est une vérité scientifique* ». Or, c'est avec cette manière de considérer la science que les antispécistes la brandissent pour appuyer leurs propositions.

Un argument revient très régulièrement chez les antispécistes. C'est de nous dire que la science vient de faire une avancée considérable en ce qui concerne la connaissance des animaux. Et que cette nouvelle connaissance doit nous inciter à revoir notre manière de les voir et les considérer. À les en croire, la science vient de nous prouver qu'ils sont des individus, aussi sensibles et finalement égaux à l'homme. Il faut donc d'urgence les traiter comme nos égaux.

Et Caron nous énumère ce qui serait des découvertes extraordinaires. « *Peu de gens se doutent, nous dit-il, que (la fourmi) a inventé l'agriculture et l'élevage bien avant les hommes. Les fourmis cultivent sous terre des champignons et élèvent des pucerons, afin de recueillir leur miellat riche en acides aminés ou de les manger. Ces pucerons sont un peu pour les fourmis l'équivalent de nos vaches.* » A supposer, un instant, que cette comparaison soit acceptable, il est facile de la retourner contre les antispécistes. Car si les fourmis sont un modèle ou un exemple, alors la domestication du bétail chez les humains l'est autant, puisque toutes les espèces sont égales. Il n'y aurait donc rien à changer au monde.

Mais l'erreur qui revient régulièrement dans ce type d'argumentation est d'ordre qualitatif. Non, on ne peut pas mettre un trait d'égalité entre l'agriculture et l'élevage des humains, qui a modifié le visage même de la planète, avec ce que font les fourmis. Chaque espèce animale a développé une ou plusieurs « découverte », bien avant l'homme, ne serait-ce que parce que nous sommes bien plus récents. *Sapiens* n'a que 200 000 ans, sur une ancienneté de la vie sur Terre de 3,5 milliards d'années. Sur une journée de 24 heures, cela fait à peine 5 secondes !

Chaque espèce, pour survivre, a sélectionné des aptitudes physiques et des comportements particuliers. Et l'on peut donc, pour chacune, trouver un point plus ou moins commun avec les humains. Ce qui revient à dire cette évidence que l'humain est un animal. Mais il y a une différence. Nous sommes la seule espèce à avoir développé nos connaissances, nos possibilités d'action, bien au-delà de ce que la nature nous a fournis au niveau de nos organes. Par rapport à chacune des autres espèces animales, la nôtre a franchi un pas supplémentaire, en développant justement nos possibilités à un point tel que la différence avec les autres animaux n'est plus de l'ordre de la quantité, mais de la qualité. Pour reprendre le sujet de l'agriculture et de l'élevage, nous en avons fait quelque chose de si développé, de si maîtrisé, que l'on ne peut pas dire simplement, c'est deux fois ou tant de fois plus que la fourmi : c'est autre chose, tout simplement.

Ce saut quantitatif, nous expliquerons bientôt que sa possibilité est venue de cet organe particulier qu'est le cerveau humain. Lui-même est lié au fait que nous sommes non plus des quadrupèdes, mais des bipèdes, ce qui a libéré la main de l'homme, lui a permis d'agencer et de travailler des outils, ce qui a évidemment développé en retour le cerveau.

Alors, on peut trouver chacun de ces traits, l'outil, la vie sociale, etc., chez d'autres espèces animales que sapiens, mais à une échelle qui n'a rien à voir. Nous en avons fait, et nous seuls, une réalité aboutie, jusqu'à la culture, la société. Seule notre espèce peut se poser et se pose des questions sur les autres espèces, comme ce que nous discutons ici depuis un moment.

Les antispécistes avancent en particulier le nom d'un éthologue et primatologue néerlandais, Frans de Waal. Depuis une dizaine d'années, de Waal a publié des ouvrages dont les titres sont tout un programme : *Primates et philosophes* (2008) *L'âge de l'empathie : leçons de nature pour une société plus apaisée* (2010), *Le Bonobo, Dieu et nous : à la recherche de l'humanisme chez les primates* (2013), et *Sommes-nous trop "bêtes" pour comprendre l'intelligence des animaux* (2013).

« *L'éthique animale*, écrit Aymeric Caron, est un domaine très récent, apparu dans les années soixante-dix, et aujourd'hui développé dans le monde anglophone, c'est-à-dire la Grande-Bretagne, les États-Unis, le Canada et l'Australie. Les Français, eux, sont à la traîne et, ça à quelques exceptions près, comme les philosophes Corinne Pelluchon, Florence Burgat, Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, Georges Chapouthier ou l'équipe de la revue *Les cahiers antispécistes* (Yves Bonnardel, David Olivier, Estiva Reus...), la matière est complètement ignorée dans notre pays, même si l'université de Strasbourg a récemment mis sur pied une brève formation en droit de l'animal et en éthique animale. »

Pour monsieur Caron, un domaine qui daterait de près d'un demi-siècle, en science, serait « très récent ». Mais la réalité n'est même pas celle-là. L'éthologie, l'étude du comportement animal, est apparue au cours du 19^{ème} siècle, avec la plupart des autres

sciences. Un grand nombre des observations de Charles Darwin qui lui ont servi à élaborer la théorie de l'évolution (1859), sont de l'éthologie. Et il a rédigé plus tard un ouvrage dont le titre est très clair : « *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux* », qui date de 1872.

Dans ce livre, selon Jean Claude Ameisen, « *Darwin a recherché, dans diverses espèces animales, l'existence de capacités semblables à celles que nous considérons habituellement comme spécifiquement humaines – l'empathie, la sympathie, la coopération, l'aide aux plus vulnérables, le langage, la conscience de soi, la fabrication d'outils, l'émergence et la transmission de cultures... Il aborde chacune de ces capacités en affirmant : "Cette faculté a été, à juste titre, considérée comme l'une des principales distinctions entre l'homme et les autres animaux", puis il explique en quoi cette idée correspond à une illusion : la différence entre nous et certains autres animaux est, dit-il "une différence de degré, et pas de nature".* » (L'Obs HS n°94)

Darwin avait donc choisi de souligner une proximité entre l'homme et l'animal. Mais il faut bien voir qu'à son époque, cette vision, tout comme sa théorie de l'évolution, était absolument révolutionnaire. Darwin indiquait, sans la dire explicitement, cette conclusion à sa théorie de l'évolution : l'homme descend du monde animal. Il fallait du courage pour oser dire, face à la religion, cette proximité, aujourd'hui évidente, entre l'homme et l'animal. Car pour la religion, l'homme garde une place particulière, au-dessus du monde animal, produite non par l'évolution mais voulue par Dieu. Et Dieu a également voulu que les animaux lui soient soumis. Selon Genèse 1:28, le Créateur de la vie, Jéhovah, a demandé aux humains de « *ten[ir] dans la soumission les poissons de la mer, et les créatures volantes des cieux, et toute créature vivante qui se meut sur la terre* ». « *Tout animal qui se meut et qui est vivant pourra vous servir de nourriture* », est-il encore écrit dans Genèse 9:3.

Mais aujourd'hui, l'on peut accepter cette évidence que l'homme est en quelque sorte devenu un être de culture, qu'il n'est plus seulement un être de nature, comme le sont les autres animaux, tout en étant capable d'empathie et de bienveillance pour le monde animal.

Après Darwin, et pour ne citer que quelques éthologues parmi les plus connus, au 20^{ème} siècle, Karl von Frish écrit *Vie et mœurs des abeilles* en 1927. Konrad Lorenz publie son livre sur l'agression en 1963. Jane van Lawick-Goodall écrit *Les chimpanzés et moi* (titre original *In the shadow of man*) en 1970.

Mais le courant animaliste, toutes tendances confondues, répète donc cette idée de découverte récente de la science. Ils sont évidemment suivis par les philosophes, tout aussi peu regardants, comme Finkielkraut, qui écrit : « *Par une accablante coïncidence, c'est même au moment où la science rejoint le sens commun et démolit, sans contestation possible, l'hypothèse de l'animal-machine (encore un point que Finkielkraut n'a pas pensé à aller vérifier) que l'on transforme méthodiquement les animaux en rouages de la production. Ils deviennent de facto ce que l'éthologie démontre qu'ils ne sont pas.* »

Il y a un autre moyen d'invoquer la science qu'utilisent les anstispécistes. « *Preuve que la science est en train de bouleverser tous les préjugés qui nous autorisent encore à maltraiter les animaux, nous dit Caron, un groupe de scientifiques a signé en 2012 à l'université de Cambridge, en présence de Stephen Hawking, une Déclaration de conscience des animaux qui affirme que "les humains ne sont pas les seuls à posséder les substrats neurologiques qui produisent la conscience. Les animaux non humains, soit tous les*

mammifères, les oiseaux et de nombreuses autres créatures, comme les poulpes, possèdent aussi ces substrats neurologiques ».

Mais là encore, que faut-il penser de cette mention de monsieur Stephen Hawking ? Très célèbre, il est connu comme un grand scientifique. Sauf que son domaine de travail n'a rigoureusement rien à voir avec l'éthologie, ou la physiologie du cerveau. C'est donc son opinion que dit ici Hawking, une opinion comme une autre et comme n'importe qui parmi nous peut en avoir une. Ce n'est pas une affirmation scientifique. Il y a une sorte de manipulation, car le grand public, lui, fera difficilement la différence.

Pourquoi donc les antispécistes, et ceux qui les suivent plus ou moins, tiennent-ils tant à cette idée de découverte récente ? C'est que cela justifierait leur acte de naissance. Plutôt que de le trouver, comme le font plusieurs observateurs, dans le fait que nous ne vivons plus qu'avec des animaux domestiques, et que nous ne connaissons plus la vie paysanne, remplacée par une industrie agroalimentaire, il est sans doute plus glorieux de prétendre être un courant d'idée novateur qui s'appuie sur ce que la science nous fournit de plus élaboré.

Eh bien, non, cela fait belle lurette, et cela date de bien avant la fièvre antispéciste du 21^{ème} siècle, que la science cherche à comprendre le comportement de l'animal, ou plutôt, comme le fait remarquer Digard, le comportement « des animaux », puisqu'il existe une dizaine de millions d'espèces animales différentes. Les regrouper dans un seul terme, « l'animal », a peu de sens. L'ensemble de ces animaux n'a en commun qu'une seule et unique chose, la présence de collagène, une protéine en forme de fibres qui maintient nos tissus et nos organes pour les empêcher de trop se distendre. C'est tout.

LA SCIENCE ET LES ESPÈCES ANIMALES

L'on trouve depuis quelques années un nombre assez grand d'articles dans la presse de vulgarisation scientifique, ou dans la presse tout court, au sujet des recherches en cours sur le comportement animal. Nous allons aborder quelques exemples d'avancées récentes de la recherche en ce domaine.

On a évidemment beaucoup travaillé sur ce que, communément, on appelle l'intelligence. Joël Fagot, qui dirige l'équipe de cognition comparée au laboratoire de psychologie cognitive de Marseille, explique qu'il vaut mieux parler de cognition, et garder le terme « intelligence » pour la cognition humaine. En effet, dans le cas de l'homme, il y a un langage extrêmement élaboré, inexistant chez tous les autres animaux. On va donc parler des cognitions animales en général. Pour les étudier, on essaie de les décomposer : on peut ainsi séparer la perception, l'attention, le raisonnement, la mémoire. C'est comme cela qu'on s'est aperçu que les singes pouvaient parvenir à un raisonnement par analogie.

Prenons ce point. Jusque récemment, les études semblaient avoir montré que seuls des grands singes à qui on avait enseigné une certaine forme de langage (comme la langue des signes), pouvaient en être capables. Eh bien, il a été montré, au laboratoire de Marseille, que des singes non anthropoïdes en étaient capables aussi.

On peut également étudier ce que l'on peut appeler comme étant des compétences sociales ; on cherche ainsi s'il existe des stratégies de tromperie, des comportements coopératifs, des comportements prosociaux. Là encore, si on voit qu'ils existent de manière

assez claire chez les grands singes, on s'aperçoit qu'on peut en déceler une existence aussi chez les singes non anthropoïdes. Mais une fois de plus, l'écart entre le plus proche de nous, le chimpanzé, et l'homme, est considérable.

Comment l'expliquer ? Pour Joël Fagot, « *Les humains ont la particularité d'avoir une culture cumulative, c'est-à-dire qu'ils apprennent (de leurs parents, de leurs enseignants...) et surtout qu'ils manipulent ces nouvelles informations pour les utiliser de façon différente et éventuellement plus efficace. Ainsi, petit à petit, nous avons amélioré nos savoirs et notre technologie avant de les retransmettre à la génération suivante. Or il y a peu de démonstrations de cultures cumulatives chez les animaux.* »

Pour donner un exemple, « *des paléontologues ont mis au jour des pierres que des chimpanzés ont utilisé (en guise de marteaux pour casser des noix) il y a plusieurs milliers d'années. L'examen de ces pierres suggère qu'elles ont été utilisées d'une manière assez proche de celle des chimpanzés actuels. Cette technique n'aurait donc pas vraiment évolué au fil des générations.* » (Joël Fagot, du laboratoire de psychologie cognitive de Marseille (Pour la Science, dossier n°92, juillet/septembre 2016, L'Intelligence).

Le chercheur en neurobiologie Alain Prochiantz le dit aussi : « *Certes, les grands singes ont aussi leurs cultures – dans certaines régions, les chimpanzés attrapent les termites avec deux outils différents, quand ils n'en utilisent qu'un seul dans d'autres endroits. Mais ces cultures animales sont non seulement rudimentaires mais encore peu évolutives, alors que chaque génération chez les humains reprend l'ouvrage là où la génération précédente l'avait laissé. On peut donc dire que la richesse sans équivalent des cultures humaines, au sein desquelles se développe le cerveau des petits, rend compte en grande partie de l'explosion des fonctions cognitives qu'a connues Homo sapiens.* »

Finalement, si l'on résume l'ensemble des récentes évolutions de la science, que peut-on dire ? Pendant longtemps, la recherche s'était focalisée sur la question de savoir ce qui distinguait l'homme des autres animaux. Le fait que l'homme soit un animal de fait très différent, paraissait une évidence. Et l'on cherchait donc à caractériser ce qu'on a appelé « *le propre de l'homme* ». Ainsi, on a trouvé, à un moment ou un autre, le langage, et puis la bipédie, l'utilisation d'outils, la latéralisation, une grammaire universelle, etc.

Mais progressivement, on s'est aussi aperçu que l'on pouvait retrouver chacun de ces caractères, dans un autre dosage certes que chez l'humain, mais quand même présent, chez d'autres animaux. Du coup, l'idée que le langage ait fait l'homme, ou que la bipédie, ou l'outil, ou la main, ait fait l'homme, au fur et à mesure que l'on en trouvait des formes proches, cette idée est progressivement tombée. Certains ont été jusqu'à chercher un facteur clé de différence dans le fait que l'animal était incapable de produire des voyelles parce qu'il aurait un larynx haut. Mais ce point aussi est en train d'être mis en défaut.

On peut en conclure deux choses. On peut dire que l'homme est un animal comme les autres, point final. Ce qui conviendrait tout à fait aux animalistes. Sauf que ça ne répond pas à l'observation selon laquelle l'homme a conquis la planète, maîtrisé la matière, se propulse dans l'espace, étudie la préhistoire, et a créé une société et une technologie qui peut relier directement entre eux les milliards d'êtres humains, toutes choses qui sont – en tout cas pour l'heure - hors de question dans le monde animal. Aussi, dire simplement que l'homme est un animal comme les autres n'est pas satisfaisant, d'un point de vue scientifique.

L'autre attitude, avec laquelle nous pouvons souscrire pour notre part, serait plutôt de conclure de l'évolution actuelle des connaissances qu'il n'y a pas « un » propre de l'homme, qui nous séparerait des autres primates et des autres animaux. Mais qu'il y a un certain nombre de facteurs qui, chez l'homme, ont simultanément été beaucoup plus développés que chez aucun autre animal.

On rejoint ici une vieille idée développée par les matérialistes du marxisme, comme Plékhanov. A savoir que le développement d'un facteur de manière quantitative, au bout d'un certain moment, provoque un saut qualitatif. L'exemple le plus trivial est celui de la température de l'eau. Entre un et 99 degrés, sa température monte et elle reste de l'eau liquide. Mais en dessous de zéro ou au-dessus de cent degrés, elle change de qualité, devenant de la glace ou de la vapeur, avec des propriétés évidemment différentes. Il y a une rupture dans l'évolution. Un nouvel état est apparu. Si on ne regarde que la composition des molécules et la température, on pourra toujours dire que rien n'est changé, c'est toujours du H₂O avec quelques degrés de plus. Mais on voit bien qu'ainsi, on rate pas mal de différences.

Ce passage à la fois quantitatif sous certains angles et qualitatif sur la totalité de l'objet, on a l'impression que certains des scientifiques qui militent pour le monde animal ne le comprennent pas. Ainsi, Frans de Waal, éthologue cité par les animalistes de tous pays, semble très déçu de devoir concéder une différence de taille lorsqu'on parvient au langage du niveau humain. Dans un numéro spécial de L'Obs consacré à la cause animaliste, de Waal a à la fois du mal et de l'honnêteté à reconnaître : *« Je ne suis pas du genre à faire souvent ce type de déclaration, mais je considère que nous sommes la seule espèce linguistique. En dehors de notre espèce, pour être honnête, il n'y a aucune preuve de communication symbolique aussi riche et multifonctionnelle que la nôtre. C'est peut-être notre propre puits sans fond, ce pour quoi nous sommes particulièrement doués. D'autres espèces sont très capables de communiquer leurs processus intérieurs, leurs émotions et leurs intentions, ou de coordonner des actions et des plans au moyen de signaux non verbaux, mais leur communication n'est ni symbolique ni infiniment flexible comme le langage. Et d'abord, elle reste presque entièrement dans l'ici et le maintenant. »*

« Mais, continue de Waal, et là, il aborde sans peut-être le savoir le passage de la quantité à la qualité, comme pour bon nombre de grands phénomènes humains, quand on le divise, on retrouve certaines de ses parties ailleurs. (...) Des éléments cruciaux, comme les alliances de pouvoir (politique) et la propagation d'habitudes (culture), ou encore l'empathie et le sens de la justice (morale), peuvent être détectés en dehors de notre espèce. Il en va de même pour les aptitudes qui sous-tendent le langage. Les abeilles, par exemple, signalent avec précision à leur ruche des lieux de butinage lointains (...). »

Donc de Waal, regardant la décomposition du langage, regardant en fait les molécules prises une à une, dit ce sont des molécules d'eau, mais ne voit pas que la vapeur ça n'est pas de l'eau liquide. Or, on ne fait pas la même chose avec l'une et avec l'autre. Avec l'eau liquide, on peut faire seulement un moulin, avec l'eau vapeur, c'est la machine à vapeur qui peut être inventée. Et de Waal, qui ne veut pas accepter cette différence entre l'homme et l'animal, en conclut quoi ? Eh bien, puisque les animaux ont les mêmes « molécules » que nous et qu'il y a cette différence impossible à nier sur le langage, cela prouve que le langage... ça n'est pas important. *« Au départ, c'était l'absence de langage qui prouvait l'absence de la pensée chez les autres espèces ; maintenant, c'est la présence manifeste de la pensée chez des animaux non linguistiques qui prouve que le langage n'est pas si important ».*

C'est évidemment ridicule. Supprimons le langage dans l'histoire humaine, et imaginons ce qu'il en advient... En tout cas, de Waal en a eu bien besoin pour nous faire connaître ses idées.

Pour le philosophe Edgar Morin, « *une société de primates est devenue société humaine à travers des transformations génétiques, avec l'augmentation du volume du cerveau, la création du langage à double articulation (phonème et mot), le développement de l'outil, la domestication du feu et à travers la raison et le mythe* » (Penser global).

L'ESPÈCE HUMAINE ET LA SCIENCE

Si les animalistes peuvent se permettre de clamer si fort leur vision d'une prétendue égalité scientifiquement observée entre l'homme et l'animal, c'est aussi pour une autre raison. C'est que les scientifiques les mieux placés pour discuter de ce problème et se prononcer sur cette question ont été longtemps plutôt réticents à souligner l'originalité d'Homo sapiens. Sans doute craignaient-ils d'apporter de l'eau au moulin de la religion, qui met l'homme sur un piédestal.

Mais, en réaction à la montée en puissance des animalistes, la communauté scientifique réagit. La revue *Pour la Science* publie ainsi un dossier dans son numéro de novembre 2018, intitulé « *Ce qui distingue Sapiens des autres animaux* ». Kevin Laland, professeur de biologie évolutive et du comportement, écrit : « *De l'écologie à la psychologie cognitive, les preuves s'accumulent pour affirmer que les humains sont véritablement une espèce à part. Pour commencer, l'impact de notre espèce est mondial : elle s'est installée sous tous les climats et maîtrise les ressources en énergie et en matière. Quant à notre intelligence, notre don pour la communication, notre capacité à acquérir et à partager des connaissances, sans parler des chefs d'œuvre artistiques ou architecturaux que nous construisons, qui pourrait dire que cela ne fait pas d'Homo sapiens un animal particulier ?* ».

Et l'une des questions à laquelle travaillent les scientifiques est donc de chercher une explication à cette position particulière de l'espèce humaine. « *Le consensus qui émerge, nous dit Kevin Laland, est que les exploits de l'humanité résultent de notre aptitude à acquérir des connaissances et des compétences d'autrui* ». Notre originalité viendrait donc de la pratique que nous avons d'enseigner aux autres et d'apprendre des autres. Entre parenthèses, on peut noter ici à quel point les sempiternels ouvrages qui prétendent vous faire trouver en vous-même ce que vous êtes peuvent être superficiels et totalement faux. Ils ne font que chercher à plaire à un marché supposé versé dans l'individualisme le plus complet.

Mais revenons à notre sujet, à savoir ce qui distingue l'espèce humaine. Bien sûr, nous disent ces scientifiques, de nombreux animaux copient le comportement de leurs semblables. « *Ils emmagasinent ainsi des connaissances sur les plantes comestibles ou celles dont il faut se méfier, sur les façons d'éviter les prédateurs, sur les cris d'appel, les chants (...)* Des milliers d'études expérimentales attestent de comportements d'imitation chez des centaines d'espèces de mammifères, d'oiseaux, de poissons et d'insectes ».

Où est la différence avec l'homme ? Dans la qualité de la copie ! Rares sont les animaux qui copient bien, c'est-à-dire qui vont jusqu'à repérer dans une copie le moment où il y a une petite nouveauté qui peut être un point de progrès. Pour bien copier, les animaux ont besoin d'un gros cerveau. C'est le cas des primates. « *Chez quelles espèces de primates*

l'évolution a-t-elle sélectionné une intelligence supérieure ? Chez quatre groupes distincts, nous dit Laland : les capucins, les macaques, les babouins et les grands singes – précisément les espèces connues pour leur apprentissage social et leurs traditions culturelles. »

Mais alors, pourquoi aucune de ces espèces, les chimpanzés par exemple, n'a réussi comme l'homme à envoyer une fusée dans l'espace, ou à déchiffrer l'ADN ? La clé du succès de l'homme, selon Kevin Laland, c'est que lui opère une transmission précise. La clé est dans cette précision de la transmission. Nous rencontrons ici une nouvelle fois la dialectique. Pour Laland, si la transmission n'est pas assez précise, la culture de la société animale n'est pas cumulative : elle ne progresse pas d'une génération à la suivante. On ne transmet pas la petite nouveauté que l'un ou l'autre peut avoir découvert, même par hasard. On retransmet seulement ce qui est déjà acquis par l'ensemble du groupe social. Par contre, *« une fois qu'un seuil est dépassé, même des quantités modestes d'innovations et d'améliorations des comportements entraînent un changement culturel massif. Les humains, nous dit Laland, sont les seuls à avoir franchi ce seuil. »*

La différence entre l'homme et les autres animaux, c'est que les animaux imitent, alors que l'homme enseigne. Voici une des expériences qui a montré ce phénomène. Elle a été menée par Maxime Derex, chercheur à l'université catholique de Lille. On a demandé à un groupe de gens de chercher à faire qu'une roue posée sur des rails inclinés, descende le plus vite possible. Chacun peut essayer cinq méthodes différentes pour y arriver. Et les deux derniers essais étaient transmis à la personne suivante, pour jouer à l'effet de générations successives. Après quoi, on demandait à chacun d'expliquer ce qu'il avait tenté de faire.

Résultat : ceux qui ont mené l'étude se sont aperçus qu'il y avait un progrès, que la roue allait effectivement de plus en plus vite, au fil des générations qui se sont suivies. Mais qu'individuellement, la compréhension des mécanismes chez chacun était et restait médiocre. C'est donc la recherche par tâtonnements et la copie, précise, des meilleurs résultats, qui a abouti à améliorer ce qu'on peut appeler « la technologie ». On voit à quel point c'est la vie en société, avec une transmission, donc une écoute et une observation fines de ce qui est transmis, qui peut avoir une importance capitale. *« Notre aptitude à copier et à apprendre des autres individus permet de faire émerger des technologies que nul n'aurait su inventer de lui-même »*, conclut Derex.

Laland ajoute : *« Dans l'histoire de la vie, c'était la première fois que les membres d'une espèce enseignaient une grande variété de compétences à d'autres membres »*. Nous avons là une explication nouvelle. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle croise les conclusions d'autres études, sur le langage cette fois.

Le langage humain est un mystère pour la science. On a eu beau chercher, *« on n'a rien trouvé d'unique en nous, ni dans le génome ni dans le cerveau, qui explique le langage humain »*. C'est ce que nous dit cette fois Christine Kenneally, journaliste scientifique américaine. Mais on approche de la réponse. Pour comprendre la différence entre langages humain et animal, il a d'abord fallu étudier soigneusement le langage des animaux, ou plutôt les langages des animaux.

Les singes vervets peuvent utiliser des sortes de mots, pour pousser un cri d'alarme : *« panthère, rapace, serpent »*, sont des cris différents. Mais les humains, on le sait bien, jouent aussi avec l'ordre des mots, et construisent une infinité de phrases. Là encore, on peut trouver des animaux qui ont, une structure de chant compliquée, comme les oiseaux diamants

mandarins, ou qui comprennent les différences dans l'ordre des mots, comme le dauphin. Les singes, les abeilles peuvent compter, jusqu'à quatre.

Mais là encore, c'est une expérience qui va nous montrer en quoi consiste ce qu'on peut appeler « *le propre de l'homme* ». Elle a été menée par le chercheur en sciences cognitives Simon Kirby, à Edimbourg. Au lieu de prendre des animaux et des hommes, il a choisi des ordinateurs. Là encore, il a fabriqué une sorte de suite de plusieurs générations : un modèle informatique « dit » une suite de mots dans le plus grand désordre ; un autre doit « l'écouter », puis le retransmettre à un suivant, un peu comme dans le jeu du « téléphone arabe ».

Qu'observe-t-on ? Que dès que, dans le désordre de départ, pouvait apparaître une forme d'ordre, une suite de mots qui semblent parler de la même chose par exemple, cette suite était reprise de préférence pour être transmise ensuite. Résultat, le langage à l'arrivée était plus « ordonné » qu'au départ. On peut donc dire que d'un fouillis de mots sans aucun sens, on allait automatiquement, par le simple fait de les transmettre de génération en génération, vers une forme qui commence à ressembler à un début de langage. « *C'était le processus d'apprentissage répété*, nous dit Christine Kenneally, *qui engendrait de lui-même le langage* ».

On retrouve ici la même idée que précédemment, pour ce qui est de la formation et la découverte des innovations : l'essentiel est dans la transmission et dans une transmission précise, fine. Il y a donc une part qui est involontaire dans la découverte des innovations, et il y aurait la même part involontaire dans la mise en place du langage humain. Cette part involontaire de la part des individus est prise, par contre, et est bel et bien le résultat de la vie collective, de la vie sociale.

Toujours dans le même numéro de Pour la Science, Thomas Suddendorf, professeur de psychologie en Australie, à partir d'un autre point de départ, aboutit à souligner, lui, aussi, l'importance de l'aspect collectif, social, pour les humains. Lui essaie de réfléchir à la différence des pensées qu'il peut y avoir entre l'homme et les autres animaux. « *Identifier les traits qui nous rendent si spéciaux s'est révélé fort difficile pour les scientifiques, d'autant que les recherches récentes ont montré que beaucoup d'animaux, des oiseaux jusqu'aux chimpanzés, ont certaines capacités cognitives qui rivalisent avec les nôtres* ».

Mais, au-delà de ces ressemblances, Suddendorf voit deux points sur lesquels humains et autres animaux divergent quant à leur faculté de connaître, et d'interagir avec leur milieu. « *Le premier est notre capacité à élaborer des scénarios (...). Le second est notre propension à échanger nos pensées avec les autres. Conjuguées, ces deux caractéristiques ont transformé l'esprit humain et ont fait de nous les conquérants du monde* ». Suddendorf trouve donc lui aussi dans nos échanges avec les autres hommes une cause du particularisme des humains dans le règne animal.

Lui aussi s'appuie sur des expériences. Mais il commence par discuter d'une expérience qui tendait à prouver que les corbeaux avaient une caractéristique humaine. Une étude publiée par Mathias Osvath et Can Cabadayi, en Suède, affirmait que les corbeaux pouvaient planifier des actions à l'avance, comme les humains. On avait d'abord appris aux corbeaux à ramasser une pierre, à la jeter dans une boîte, et ils avaient alors une récompense. Après quoi, ces corbeaux pouvaient se mettre à récupérer d'eux-mêmes un caillou, caché au

milieu d'autres objets, même si la boîte où ils devaient le jeter n'était pas encore là.
Conclusion de ces chercheurs : les corbeaux se projettent eux aussi dans l'avenir.

Mais Thomas Suddendorf émet une critique : « *Avant de tirer des conclusions sur les prétendues capacités mentales élaborées des animaux, les scientifiques devraient envisager des explications plus simples* ». Et il compare avec une expérience qu'il a menée sur des enfants en 2011. Pour limiter tout risque d'interprétation erronée, explique-t-il, « *d'abord les tests n'étaient réalisés qu'une fois sur chaque enfant, pour éviter tout effet d'apprentissage. Nous avons aussi modifié la chronologie et les repères spatiaux du test pour éviter de fournir aux enfants des indices sur la solution, et nous avons élaboré les problèmes, ajoute-t-il, de telle façon qu'ils sollicitent des compétences variées, afin d'atténuer les effets d'une éventuelle prédisposition innée chez le sujet testé.* »

Les corbeaux, eux, ont eu tout le loisir d'apprendre. Ils ont donc pu tout simplement répéter ce que les chercheurs leur avaient appris. Conclusion de Suddendorf : « *faute de reposer sur des critères rigoureux, ni l'étude sur les corbeaux ni aucune autre portant sur des animaux n'ont réussi à démontrer une aptitude à se projeter dans le futur. (...) Devons-nous conclure que les animaux en sont incapables ? Répondre par l'affirmative serait prématuré. L'absence de preuve ne constitue pas une preuve d'absence, comme dit le dicton. Mettre en évidence une compétence chez les animaux n'est pas chose aisée ; établir l'absence de compétence est encore plus difficile* ».

Ce que nous pouvons retenir en conclusion de l'état actuel de la pensée scientifique, c'est que la culture et la vie sociale, faite de transmission fine et cumulative de génération en génération, est un élément qui nous éclaire aujourd'hui sur la particularité de l'espèce humaine.

LA MORALE À LA BASE DE L'ANTISPÉCISME

En réalité, l'antispécisme n'a pas et ne cherche pas vraiment un appui fort du côté des sciences. Nous avons vu qu'il est dans le monde de la morale. Dans la pratique, son action militante consiste à nous faire la morale. Nous sommes d'entrée de jeu mis en accusation. « *Tous les ans, nous décimons 70 milliards de mammifères et d'oiseaux ainsi que 1000 milliards d'animaux marins pour notre nourriture, auxquels il faut ajouter quelques 150 millions d'animaux pour les expériences* ». « *Vous êtes spéciste, ou antispéciste. Il n'y a pas de neutralité possible puisque ce sont nos actes qui nous placent dans l'une ou l'autre des catégories. La société occidentale, par exemple, est presque entièrement spéciste. Mais il y a en son sein une petite minorité grandissante qui s'oppose au dogme en vigueur.* » Voilà comment nous parle Aymeric Caron.

Ceux qui se présentent comme les théoriciens de l'antispécisme se fondent aussi sur de la morale. Après nous avoir expliqué les différentes tendances existantes, Caron nous dit : « *Pour conclure ce petit cours de philosophie morale, il faut préciser qu'il y a une règle d'or qui fonde nos intuitions morales, partagées par toutes les religions et cultures, et qu'on peut appeler l'éthique de la réciprocité. Il s'agit sans doute de la plus célèbre des règles de morale, acceptée par tous, mais si souvent contournée ou oubliée : "Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse". Cette maxime fondatrice, qui convoque l'empathie, pourrait à elle seule résumer l'antispécisme* », conclut Caron.

Sauf que la morale ne peut pas être une base solide. On peut imaginer un nombre incalculable de situations où elle ne fonctionne pas. Un seul exemple : nous sommes en guerre, on a fait de moi un soldat, on m'oblige à me battre contre d'autres soldats. Un de mes ennemis va me tirer dessus. Mon réflexe est de me défendre, bien sûr. Mais Caron m'a dit "*Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse*". Donc, je ne tire pas ?

Singer, l'un des pères de l'antispécisme, lui aussi, nage dans la morale. Avec du mal. Il considère, nous dit Caron, que « *l'intérêt à ne pas souffrir d'un chien est le même que l'intérêt à ne pas souffrir d'un humain* ». Et il en conclut que la souffrance ne peut pas être un critère pour distinguer un animal d'un humain, ou un animal d'un autre animal. Par contre, pour lui, selon Caron, « *la valeur de la vie augmente proportionnellement à la capacité de faire des projets, d'être conscient de soi, de se représenter un passé et un futur, de communiquer avec complexité ou d'éprouver des émotions telles que le bonheur ou la tristesse.* » Ainsi, la valeur de la vie d'un humain est supérieure à celle d'un gorille, qui serait supérieure à celle d'un cochon, elle-même supérieure à la valeur de la vie d'un poisson. Conclusion : « *d'après Singer, il est plus grave de tuer un humain en pleine possession de ses moyens que de tuer un chien ou une souris* »

Mais là encore, dès qu'on rend les choses un tout petit peu plus complexes, - et la vie réelle est toujours complexe -, on aboutit à une impasse. Si on prend cette fois un humain au cerveau endommagé, un handicapé mental, et un cochon adulte, selon Singer, c'est le cochon qui prime cette fois sur l'humain. Caron nous dit que là, il n'est plus d'accord avec Singer. Mais il n'en conclut pas, comme nous, que c'est la base même de l'idéologie antispéciste, une base fondée sur la morale, qui est la cause de sa faiblesse.

Un autre philosophe, Jacques Dewitte, interrogé par Finkielkraut, essaie de prendre du recul par rapport à ces bases morales. Il constate qu'en une trentaine d'années, il s'est opéré une inversion dans la manière de voir le monde animal. « *Il y a plus de vingt ans, écrit-il, il était difficile de faire comprendre à mes auditeurs que l'animal avait peut-être une intériorité analogue à la nôtre, parce que ce qui allait de soi alors, c'était un dualisme marqué. (...) Il y a quelques années (...) je me suis rendu compte que la conjoncture avait changé du tout au tout. Ce qui est maintenant quasi inaudible, c'est de dire que l'homme serait peut-être une espèce à part, qu'il y aurait quelque chose comme le propre de l'homme.* »

Ainsi, le changement d'époque peut à lui seul influencer sur nos manières de voir, sans qu'on le voie si on ne prend pas ce recul du temps. La morale est au moins autant le produit de nos vies qu'un repère qui nous sert de guide. Et si une chose caractérise l'époque actuelle, c'est le penchant à considérer partout et toujours l'homme comme étant naturellement un être négatif. Les hommes, c'est bien connu, sont irresponsables, ils pillent les richesses de la planète, ils polluent, ils méprisent le règne animal, ils ne respectent pas la nature, etc.

Nous ne sommes pas d'accord avec cette vision. Ce ne sont pas les hommes qui, librement, choisissent d'agir au mépris du climat, des ressources naturelles, des autres animaux, et ainsi de suite. Les hommes, aujourd'hui, sont prisonniers d'un système implacable, le capitalisme, et c'est lui que nous accusons d'être responsable.

Les hommes ont connu d'autres périodes de l'histoire, dans le passé, où – selon les critères et les connaissances de l'époque – ils respectaient la nature, ses richesses et le reste du monde vivant : jusqu'aux premiers millénaires qu'a duré le néolithique. C'est seulement lorsque des Etats sont apparus, que des classes sociales opposées ont été formées dans la

société, que le mépris des autres et l'irresponsabilité des responsables, l'égoïsme des puissants et la rapacité individuelle, sont devenues des modes de pouvoir et des modèles de morale pour la société.

Mais malgré cette victoire – momentanée – de l'individualisme et de l'avidité, de la concurrence et du cynisme, malgré cela, chez nombre d'individus, les qualités humaines de générosité, d'empathie, de bienveillance, d'entraide, de partage, restent vivantes et vivaces. Dans un pays comme la France, des millions de personnes donnent de leur temps et d'eux-mêmes, gratuitement, en bénévoles, pour de multiples causes. Non, les humains ne sont pas les gros salopards que disent un certain nombre d'antispécistes, dans l'air du temps.

Une philosophe, Elisabeth de Fontenay, ose répondre clairement au discours antispéciste : *« Je m'affirme radicalement spéciste. Je suis continuiste, évidemment, avec Lucrèce et avec Diderot. Et je suis darwinienne, évolutionniste, acquise à la théorie synthétique de l'évolution. La matérialiste que j'essaie d'être n'a aucun problème avec ce savoir, et je n'ai pas honte à reconnaître que nous sommes des Homo sapiens, espèce de la famille des hominidés, appartenant à l'ordre des primates. (...) L'homme fait partie des espèces animales, c'est une évidence, mais en tant que législateur il appartient au monde de la culture, et il appartient à une histoire qui n'est plus seulement naturelle. Il y a eu une mutation, un saut quantitatif, une émergence, une déviation (...) qui attestent de l'autonomie de l'histoire humaine et qui interdisent de faire un parallèle entre le prétendu spécisme, le racisme et le sexisme. J'aime beaucoup, ajoute Elisabeth de Fontenay, la réponse de l'anthropologue Maurice Godelier à Frans de Waal, le primatologue du zoo d'Arnhem, qui explique que les chimpanzés sont peut-être capables de réconciliation et d'empathie, mais qu'ils ne sont pas capables de se représenter leurs relations sociales de façon qu'ils puissent les changer ».*

Eh bien, nous autres, communistes des origines, tenons beaucoup à cette idée de pouvoir changer le monde social.

UN « DROIT DES ANIMAUX » ?

Si pour gagner l'opinion publique la plus large, les partisans d'une égalité avec le monde animal usent de moyens médiatiques comme les images de L 214, ou comme les bris de vitrines de boucheries, ils mènent parallèlement à ces méthodes des combats bien moins publics, dans les coulisses des pouvoirs, où ils trouvent des relais, semble-t-il, assez facilement. L'un de leurs terrains favoris est le combat juridique, pour que l'idée de protection des animaux passe dans la loi, mais pas seulement.

Comme on l'a vu avec L214, il y a sur ce terrain juridique un travail à deux niveaux, le premier, celui mis en avant, est bien entendu la recherche d'une meilleure protection des animaux, de la lutte contre les souffrances intolérables. Mais une partie au moins des animalistes ont de tout autres idées en tête, et inscrivent cette protection dans une stratégie qui vise à faire en sorte que la loi reprenne l'intégralité de leurs idées : à savoir mettre fin à toute utilisation des animaux, et au final mettre dans la loi une égalité juridique entre hommes et animaux.

Leur dernière victoire date du 16 février 2015, en France, où le Parlement a révisé le Code civil avec le nouvel article 515-14 : *« Les animaux sont des êtres vivants doués de*

sensibilité. Sous réserve des lois qui les protègent, les animaux sont soumis au régime des biens. » Ce nouveau texte est le résultat d'une grosse activité de lobbying, animée par la Fondation 30 millions d'Amis, et soutenue par un manifeste de 24 intellectuels, parmi lesquels on trouve Michel Onfray, Luc Ferry, Alain Finkielkraut, Cyrulnik, André Comte-Sponville, Edgar Morin, Hubert Reeves, et leur pétition a recueilli près de 800 000 signatures.

Ce mouvement s'insurgeait contre le fait que la loi ne protégeait pas les animaux, et les considérait, sur le plan juridique, comme des « *biens meubles* ». Les animalistes affirmaient donc que pour la loi, un animal est un objet, comme une chaise ou un vase. Mais cette présentation des choses était faussée. Il faut entrer un petit peu dans la logique du Code civil pour comprendre le sens exact de ces mots. Dans le Code civil, il n'y a que deux catégories juridiques, les personnes et les biens, c'est-à-dire ce qui est possédé par les personnes. Et parmi les biens, il y en a de deux sortes encore, ceux qui peuvent être déplacés et ceux qui ne le peuvent pas, qui sont nommés juridiquement par les mots meubles et immeubles.

Selon cette logique, un chien est donc un « bien meuble », puisqu'on peut le déplacer. Cette formule ne veut pas du tout dire qu'on le considère comme un objet, mais qu'il fait partie d'une grande catégorie juridique. Les animalistes prétendaient donc que, du fait de cette catégorisation, les animaux n'étaient pas protégés.

C'est un mensonge et Digard le rappelle : « *Les animaux bénéficient, on l'a vu, dans le Droit français d'un statut qui a été précisé par étapes successives, depuis la loi Grammont en 1850 jusqu'à l'amendement du Code civil en 2015, en passant par leur reconnaissance en tant qu'êtres sensibles dans le Code rural en 1976 et par les sanctions qui sont prévues dans le Code pénal contre les mauvais traitements dont ils pourraient faire l'objet, etc. Il est donc faux (...) de dire que rien n'est prévu pour protéger les animaux.* »

Pourquoi tant d'intellectuels de renom ont-ils pourtant soutenu un texte prétendant le contraire ? Par sympathie pour le monde animal, par approximation de leur part, ou pire pour se faire à bon compte une certaine publicité ? On peut en tout cas déplorer qu'il n'y a pas un tel enthousiaste collectif pour des problèmes que subissent un certain nombre d'humains.

Qu'a changé ou que va changer cette nouvelle loi ? Les plus radicaux des animalistes en tout cas sont loin de s'en satisfaire. Ce qui compte surtout pour eux, c'est d'avoir gagné et réussi à obliger à créer une nouvelle loi. Le prochain objectif est de s'attaquer à la notion juridique de biens, qui subsiste dans le texte de 2015. Et pour cela, un certain nombre d'intellectuels se sont mis au travail pour concevoir une nouvelle catégorie juridique.

Mais on écarquille les yeux à lire en quoi consistent certains de ces travaux. Il s'agirait de mettre en place une nouvelle forme de personnalité juridique propre à l'animal, « *qui lui permettrait d'exercer pleinement ses droits devant un tribunal – par l'intermédiaire, naturellement, d'un représentant humain* » (L'Obs déjà cité) Vous souriez ? Les animalistes mettent en avant un exemple, à Buenos Aires : en 2014, la Chambre de cassation pénale a accordé à un orang-outang du zoo de la capitale argentine qui était victime de mauvais traitements un statut de « *personne non humaine* ». C'est sa mise en liberté qui était demandée. Les juges l'ont accordée, mais ensuite ils se sont aperçus que l'animal aurait peu de chances de survivre, et il n'a donc pas pu être « libéré »...

Pour notre part, nous pensons qu'il n'est nul besoin de rédiger un Code animal. Le bon sens, l'éducation, une vie saine pour l'ensemble des humains permettrait que les problèmes les plus courants que peuvent actuellement connaître les animaux soient réglés très simplement, par l'intervention bienveillante de tout un chacun. Mais il arrive aux intellectuels d'être prisonniers de leur logique, ou de ne peut-être pas vouloir reconnaître qu'elle mène à une impasse. L'Obs hors série consacré à l'homme et l'animal, et ses rédacteurs, semblent dans ce cas, puisqu'on y lit : « *Que faire, donc, des animaux de zoo maltraités que la fréquentation de l'homme a rendu inaptés à la vie sauvage ? Les animaux sauvages doivent-ils eux aussi se voir octroyer des droits ? Et, si oui, les mêmes que les animaux domestiques ? Un insecte doit-il avoir les mêmes droits qu'un chimpanzé ? Faut-il au contraire ranger les animaux en plusieurs catégories ? Suivant quels critères ? Le débat est largement ouvert* (sic) : *des philosophes spécialistes de la question le prouvent dans les pages suivantes en échangeant des arguments d'ordre éthique, pour et contre le droit animal* ».

Mais il existe aussi un courant qui s'oppose à cette idée de « *droits animaux* », et qui considère qu'il doit exister des devoirs humains envers les animaux. Le philosophe Francis Wolff n'est pas choqué que l'on continue de considérer les animaux comme des « *biens* ». « *Heureusement !* dit-il. *Le contraire aurait empêché qu'on pût être propriétaire d'un chien (...)* »

Ce philosophe rappelle que si les droits de l'homme ont été proclamés, c'était pour affirmer l'indépendance des sujets à l'égard du pouvoir souverain. Mais les espèces animales domestiques, elles, ne pourraient survivre sans la protection et l'alimentation procurées par les humains. Des droits de l'animal qui proclameraient leur indépendance n'auraient donc pas de sens.

De même, si les droits de l'homme ont souligné l'égalité comme étant fondamentale, c'était pour dire que tous les hommes étant de la même espèce, toute discrimination, raciale, religieuse, sexuelle, etc., devait être combattue. « *Mais déclarer que toutes les espèces sont égales n'a aucun sens sur le plan scientifique* ».

Le philosophe fait remarquer qu'on ne peut même pas affirmer, comme dans le cas de l'homme, qu'il est souhaitable que tous les animaux puissent vivre. Nous savons tous que dans de nombreux cas, les chaînes de vie écologiques sont basées sur le fait que des espèces sont prédatrices et, pour vivre, se nourrissent d'autres espèces animales. On ne peut donc pas calquer le monde humain sur le monde animal. « *Les équilibres écologiques nient justement cette égalité des droits !* ». « *Nous aurons beau nous abstenir de tuer des animaux, nous n'empêcherons jamais d'autres espèces de le faire, sous peine de leur propre mort. Si l'on concède au loup le droit de vivre, on le retire à l'agneau ; et si l'on dit que l'agneau a des droits, que fait-on du droit naturel du loup à se nourrir ?* »

Quant à l'idée même de définir les animaux comme des personnes, certes, elle peut sembler belle, égalitaire, universelle. Mais très concrètement, on peut aussi se demander « *ce que les bêtes gagneraient à être dotées d'une personnalité et à devenir des individus libres et égaux. Les "personnes", rappelle Francis Wolff, sont tenues pour responsables ; heureusement pour les bêtes qu'elles ne le sont pas. Veut-on rétablir les procès pour animaux comme au Moyen Âge ?* »

La position de Wolff, comme d'autres qui s'opposent à l'idée de créer des droits de l'animal égaux à l'homme, est donc la suivante : « *Ce n'est pas l'animal qui a des droits ;*

c'est nous qui, parce que nous ne sommes pas des animaux comme les autres, avons des obligations différenciées à l'égard des autres animaux ». Et il résume ainsi sa position : « *Vous avez dit droits des animaux ? Dites plutôt : devoirs des hommes en tant qu'hommes.* »

Prochiantz va dans le même sens : « *Ce devoir que nous nous imposons vis-à-vis des animaux ne veut pas dire qu'ils ont des droits, car ce sont les humains – parce qu'ils sont des sujets – qui font le droit, un droit qui n'est ni transcendant ni inscrit dans nos gènes ou notre cerveau. C'est d'ailleurs parce qu'il n'y a pas de normes, divines ou naturelles, que dans les sociétés humaines il faut des règles qui régissent notre façon de vivre ensemble, y compris avec les autres animaux. Mais ces normes sont contingentes et culturelles, en un mot évolutives.* »

QUELLE VIE PRATIQUE SANS LE MONDE ANIMAL ?

Prenons un moment au sérieux les antispécistes. Et posons-nous la question d'examiner un peu plus en détail ce que les mesures qu'ils préconisent auraient comme implications sur la vie et la société humaines. À lire Aymeric Caron, ce n'est pas compliqué : il n'y aura quasiment aucun problème.

Il y a 1,3 million de chasseurs en France ? « *Que tous ces amoureux de la gâchette se trouvent quelque chose à faire le dimanche* ». Et ainsi de suite, pour ce qui est de la fermeture des zoos, des cirques avec animaux, etc.

Mais tout de même, a-t-on envie de dire : l'expérimentation animale sert dans les laboratoires à développer des médicaments, à les tester, à protéger l'humanité. L'espérance de vie ne serait pas ce qu'elle est de nos jours sans cela. Eh bien non, pour Aymeric Caron et les antispécistes, « *la réponse déontologique peut être négative : il est réaliste de considérer, d'un point de vue éthique, que l'humain n'a pas à faire souffrir d'autres espèces pour augmenter l'espérance de vie de ses congénères ou pour améliorer la prise en charge de ses maladies* ». Et Caron se laisse aller, un peu comme les militants anti-vaccins, à cet argument plus que fallacieux : « *les effets secondaires des médicaments sont responsables de près de 20 000 morts et 150 000 hospitalisations en France. C'est la preuve, affirme-t-il, que les modèles animaliers ne sont pas suffisamment pertinents* ». Il n'y a donc, conclut-il, qu'à développer l'ingénierie cellulaire, les simulations sur ordinateur et autres travaux in vitro, dans un tube à essai.

Les chiffres sur les effets secondaires que donne Caron semblent frappants. Mais si l'on fait un bref calcul, cela représente à peine 3 millièmes de la population, alors que c'est un français sur cinq (19%) qui est hospitalisé chaque année en France. Toute pratique, le vaccin, le médicament, comporte, y compris une fois testé et mis en service dans le public, un petit risque. Le problème est de le mettre en face du bénéfice qu'il donne. Quand un vaccin risque de tuer ou rendre gravement malade une personne sur un million, mais que ce même vaccin protège contre une mort certaine plusieurs dizaines de millions de personnes, que fait-on ? On l'interdit ? Notre avis est que ce serait à la population de le décider. Et que pour cela, le public doit certes être informé du risque en cas de prise du médicament ou du vaccin, mais il doit aussi être informé des dangers qu'il court et qu'il fait encourir aux autres et à l'ensemble de la collectivité lorsqu'il choisit de refuser de le prendre. Si la société fonctionnait réellement de cette manière démocratique, il est certain qu'elle choisirait, dans son immense majorité, de le prendre. Depuis qu'ils existent, les vaccins ont permis de maîtriser à des degrés divers sept

maladies graves humaines : la variole, la diphtérie, le tétanos, la fièvre jaune, la coqueluche, la poliomyélite et la rougeole.

D'une manière générale, toute action humaine, traverser la route, accompagner un enfant à l'école, comporte un risque. Vivre comporte un risque. C'est croire qu'il n'y en a aucun qui est une illusion. Et cela vient sans doute de ce que le monde capitaliste prétend, faussement, vouloir nous protéger de tout.

Revenons à notre relation avec les animaux. Une vie dans la pratique en ne faisant jamais le moindre mal à aucun animal ? Caron est bien obligé de l'admettre, c'est assez difficile : « *En marchant, en respirant, en conduisant, en construisant des maisons et des immeubles, en cultivant la terre, en nous nourrissant*, écrit Caron, *nous tuons au moins de minuscules animaux et nous supprimons de la vie végétale (...)* Comment résoudre ce dilemme ? *Tout simplement en réduisant au maximum notre empreinte négative sur la vie* ». Il s'en sort par une pirouette. Si ! il y a quand même un point où il nous autorise à tuer des bestioles : les punaises de lit, « *il faut bien s'en débarrasser et donc les éliminer* ». Mais au fait, s'est-il posé la question de vérifier si, dans la chaîne du vivant, la fin des punaises de lit ne provoquerait pas des problèmes pour d'autres bestioles ?

Nous en arrivons à l'idée de supprimer purement et simplement les zoos. Elle mérite qu'on y réfléchisse. Pour Caron, le zoo n'est qu'un lieu de distraction où on regarde une panthère aller et venir en suçant une glace. C'est un peu court ! Il se passe tout de même quelque chose au moment où un enfant, et aussi un adulte, se retrouve face à face avec un animal sauvage. Une émotion particulière se produit, qui est totalement différente de ce que l'on peut connaître devant une image sur écran du même animal, ou avec son chat ou son chien. Il y a un mélange de nombreux sentiments : une certaine admiration pour le physique de l'animal, une fascination pour son étrangeté, une proximité avec certaines de ses attitudes. Une peur sourde au fond de nous qui nous fait vérifier discrètement la solidité des barreaux ou du vitrage qui nous sépare de lui. On ressent quelque chose qui nous dit que nous sommes d'une certaine manière proche de l'animal, que nous sommes du même monde animal, tout en sachant bien que l'évolution nous a menés, hors de ce monde sauvage dans lequel on a le sentiment que l'autre est comme enfermé.

Faut-il supprimer ce rapport, ce lien, rare mais important, entre l'homme et les quelques animaux sauvages qui peuvent peupler les zoos ? Faut-il que désormais « la nature » ne soit plus pour l'homme, que « végétale » ? Ce n'est pas sûr, et ce n'est certainement pas, là non plus, aux antispécistes seuls de le décider, de toute manière.

Il faut quand même noter que les scientifiques et les humains proches des animaux qui s'occupent des zoos n'ont pas attendu les antispécistes pour se poser de nombreuses questions. Des progrès importants ont été réalisés, comme on peut le constater au Zoo de Vincennes, près de Paris. Des environnements différenciés et vastes ont été créés pour correspondre à leurs zones d'origine. On n'y a pas mis d'éléphants, car pour qu'ils se sentent dans leur milieu, il leur faudrait à eux seuls une dizaine d'hectares. Chaque animal dispose d'un endroit où il peut se mettre hors de portée de la vue des visiteurs, et où il peut se rendre à tout moment. Et, dans l'intérêt des visiteurs comme de l'animal, tout est fait pour que chaque animal soit préservé dans les meilleures conditions auxquelles nous pouvons penser. On peut évidemment continuer à chercher comment améliorer encore les choses, mais une suppression pure et simple semble une idée prise à la légère et irréfléchie.

A ce sujet de notre proximité avec les animaux, il est peut-être bon de rappeler la très belle hypothèse d'Alain Testart. Testart était un anthropologue qui s'est posé la question de la motivation de nos ancêtres de la préhistoire lorsqu'ils ont réalisé les fameuses peintures du paléolithique, à Lascaux ou à Chauvet. Il observe qu'est en fait représentée une sorte de classification des espèces. Si l'on regarde bien, chacune y a sa propre vie, sa propre représentation, son propre espace. Une espèce peut être représentée sur un sol (en fait imaginaire) horizontal, une autre en vertical, ou en oblique, ou avec une taille différente, et les espèces peuvent même se chevaucher. L'homme, lui, est quasiment absent, et en tout cas jamais représenté de la manière réaliste qu'ont les animaux.

Aussi, Testart dit son idée que ce qui est en fait peut-être montré, c'est ce moment de l'histoire où, alors que les espèces animales sont bien séparées, bien formées, distinctes les unes des autres, est juste en train d'apparaître l'homme, l'espèce humaine, qui n'a donc pas encore sa forme définitive et ne peut donc être représenté. C'est donc en quelque sorte le moment de la naissance de l'espèce humaine qui est évoqué, une naissance au sein du monde animal.

En tout cas, tous les humains ressentent quelque chose de fondamentalement profond, lorsqu'ils sont mis en face de ces représentations. On ressent comme un lien physique avec ce monde animal, pour lequel on éprouve à la fois crainte et admiration, en même temps qu'un lien physique avec ces hommes de la préhistoire, capables de nous subjuguier par la force de leur art, à 15 000 ou 25 000 ans de distance.

SE NOURRIR SANS UTILISER LES ANIMAUX ?

Et puis il y a le sujet de l'alimentation. Pour Aymeric Caron, là encore, il n'y a aucun problème : « *Le nombre de végétariens et de végétaliens en parfaite santé dans le monde prouve qu'il n'y a aucune nécessité de manger des animaux* ». Nous rappelons que le végétarien refuse de manger de la chair d'animaux (viande, poisson, etc.), et que le végétalien refuse de consommer des produits animaux, non seulement la viande mais également les œufs, le miel, le lait, etc. Ils seraient donc tous en parfaite santé. Caron affirme « *les études prouvent même que les végétariens vivent plus longtemps que les carnivores car la viande favorise diverses pathologies comme les maladies cardiovasculaires ou certains cancers* » (Antispéciste).

Ces affirmations, sans la moindre nuance ni précaution, sont irresponsables. D'abord, elles ne s'appuient sur aucune étude, qui nous dise quelle population aurait été étudiée, dans quelle région du monde, sur quelle durée, sur quels critères, etc. On sait que ce genre d'études, les seules un peu sérieuses, coûtent cher et sont rares. Se fonder sur des connaissances personnelles ou des « on dit » dans l'air du temps, c'est une erreur.

À une époque où il est de bon ton de se proclamer protecteur des animaux, et parfois de choisir de refuser de s'en nourrir, on ne trouvera pas grand monde pour dire haut et fort que cela vous a posé un problème. Il s'est passé un peu la même chose avec les téléphones portables, ou avec les ordinateurs, qui ont fait très tendance lors de leur apparition, mais qui trop souvent ne rendent pas le service qu'on en attend ou pas si facilement. On râle en privé, ou on se demande pourquoi on n'y arrive pas. Mais on ne va pas se vanter d'être en échec. On craindrait trop d'être moqué. Mais si l'on connaît bien, en privé, certains végétariens, par

exemple, on peut recevoir leurs confidences et savoir qu'ils sont ou ont été sujets à des difficultés, notamment à une fatigue qui peut être chronique.

Ce qui est grave, c'est qu'une telle transformation de l'alimentation a des conséquences importantes. Une preuve en est que toute personne un peu au courant et qui se convertit au végétarisme, au végétalisme, au véganisme, sait qu'il lui faut impérativement des compléments alimentaires.

Deux problèmes se posent avec une telle alimentation restreinte, celui des protéines que nous ingérons, et celui du fer que nous assimilons. Les protéines sont de grosses molécules présentes dans les cellules vivantes. Elles y ont plusieurs fonctions : elles aident les réactions chimiques à se produire (rôle de catalyseur), que ce soit pour synthétiser ou au contraire dégrader ; elles animent donc la vie de la cellule. Certaines protéines permettent à nos tissus de se forger leur « squelette », d'autres encore permettent la mobilité, ou le conditionnement de l'ADN, la transmission de signaux cellulaires, etc. Et elles sont indispensables pour notre système immunitaire.

La qualité d'une protéine dépend de la longueur de la chaîne de ses acides aminés. Plus cette chaîne est longue, plus elle aide à structurer les cellules. Les protéines d'origine végétale ne le font pas. Leur rôle, sur ce plan, ne peut être que secondaire. Les protéines d'origine animale sont les seules à assurer cette fonction. On peut ainsi observer qu'une personne privée totalement de protéines animales va commencer à perdre sa masse musculaire au niveau des cuisses et du fessier, au bout de trois ans, avec une augmentation du cholestérol, due à une consommation exagérée de féculents.

Second problème, le fer. Le fer est un constituant important de l'hémoglobine, une protéine présente dans nos globules rouges, et dont la principale fonction est de transporter l'oxygène que nous respirons vers les cellules de notre corps. Il est également indispensable dans la synthèse de l'ADN. Le fer est particulièrement nécessaire au moment de la croissance, lors d'une grossesse, ou après un saignement important.

L'organisme contient de 30 à 40 mg par kilo de notre poids chez l'adulte, et il en perd 1 à 2 mg en moyenne par jour, par les règles chez la femme, et par l'élimination des cellules mortes de notre organisme, dans la sueur et dans l'urine. La répartition du fer est la suivante : 70% va dans l'hémoglobine, pour le transport de l'oxygène vers toutes nos cellules, 20% dans les myoglobines, nos cellules musculaires, 10% dans les autres cellules de l'organisme, qui ont toutes besoin de fer.

Le problème, ici, vient de ce qu'il faut un certain nombre de conditions pour que notre organisme puisse assimiler, récupérer et utiliser, le fer présent dans les aliments. Pour aller vite, le fer présent dans les épinards est assimilé quasiment à 0%, celui de la viande rouge peut l'être jusqu'à 30%.

Le manque de fer est un problème, en particulier pour les femmes qui ont leurs règles, mais pas seulement. C'est l'analyse du taux de ferritine dans le sang qui permet de déceler une anomalie sur les apports en fer. La ferritine est une glycoprotéine, une association d'une protéine et d'un sucre, à l'intérieur de laquelle se loge le fer. Fabriquée dans le foie, elle permet le stockage du fer dans la rate et dans la moelle épinière. Notre organisme n'a pas besoin d'un apport important en fer en permanence, car le fer fonctionne plus ou moins en circuit fermé. Mais en cas de perte de fer, il a un impérieux besoin de pouvoir en puiser. C'est

ce stock qu'il est nécessaire de maintenir ou sinon de renouveler. Ce fer, nous le trouvons dans notre alimentation, et c'est lors de la digestion intestinale que sa quantité est régulée en fonction de nos besoins, car il ne faut pas non plus d'excès de fer.

Mais attention, les aliments peuvent nous procurer deux sortes de fer. Il y a tout d'abord le fer non héminique, qui aide à former les protéines. On en trouve dans de nombreux aliments, de la levure de bière au chocolat amer noir, du gingembre à la graine de moutarde, et des lentilles au tofu. L'autre fer, celui qui est celui nécessaire à l'hémoglobine du sang, c'est le fer héminique, et il est bien plus rare dans les aliments. Si l'on ne s'en tient qu'aux produits consommés par les végétaliens et les végétariens, on ne le trouve qu'en quantités infimes, à l'état de traces. Et encore, son absorption par l'organisme aurait besoin d'être favorisée par un accompagnement de viande, de volaille ou de poisson.

La viande est, de très loin, la meilleure source de fer héminique, et lui-même est bien mieux assimilé que le fer non héminique qui se trouve dans les fruits, les légumes ou les céréales, sur lesquels végétaliens ou végétariens se cantonnent. Ce fer héminique ne se trouve en fait que dans la viande, le poisson, les crustacés, les œufs et les produits laitiers, tous des produits d'origine animale. Le corps humain l'absorbe dans des proportions cinq fois supérieures à celles du fer non héminique.

Voilà. Quand on examine avec précision les apports en milligrammes de chaque aliment, on s'aperçoit que, sans consommation de viande, de volaille, de poisson, il est impossible de parvenir, et de loin, aux 11 milligrammes par jour (pour les hommes) et 15 (pour les femmes) recommandés jusque 18 ans, ni aux 8 milligrammes par jour recommandés au-dessus de 18 ans (pour les hommes) et 18 (pour les femmes). Les carences en fer se traduisent par une grosse fatigue, une perte d'énergie, puis plus gravement de possibles chutes de cheveux, de masse musculaire, des difficultés respiratoires, une moindre résistance aux infections.

Digard reproche à la propagande véganienne de ne pas dire que « *chez l'Homme, espèce naturellement omnivore, les produits animaux apportent près de 60% des protéines ingérées par jour, et que la consommation insuffisante de viande (moins de 500 grammes par semaine) est source de carences en zinc, fer (surtout chez les femmes), phosphore, vitamines B12, B3, B6, B1, etc.* ». « *Ce que la propagande végétarienne ne dit pas non plus, c'est qu'il n'y a pas en France de problème de surconsommation de viande puisque la consommation moyenne recommandée est de moins de 500 g/personne/semaine (hors charcuterie et volaille) et que la consommation moyenne réelle se situe, elle, à 350 g.* » En effet, la consommation en France de viande est rapidement montée, après guerre, sous les Trente glorieuses, passant de 50 kg par personnes et par an en 1950 à 100 kg en 1980 ; mais elle a ensuite sérieusement baissé, pour descendre à 80 kg en moyenne.

Des médecins situés dans le 18^{ème} arrondissement de Paris, à proximité des quartiers « bobo » de Montmartre, ont noté ces dernières années une multiplication des cas de carences majeures, notamment en vitamine B12. Or, la vitamine B12 provient elle aussi presque exclusivement des produits d'origine animale. Une mère expliquait à son médecin qu'elle avait choisi de donner du lait d'amande à son bébé. Il a fallu lui dire qu'elle ne donnait pas du « lait », mais du jus d'amandes. Son enfant était en fait privé des acides gras présents dans le lait, indispensables à la construction de son cerveau.

Le terme abusif de lait n'est pas le seul. Les fabricants parlent aussi de « steack végétal », et ainsi de suite. Le pire, c'est que les animalistes soutiennent ces abus de langage trompeurs et dangereux. Ainsi, dans un documentaire passé sur une chaîne de télévision, le porte parole de L214 montre des rayons de supermarchés, et passant du rayon boucherie au rayon « veggie », ose déclarer : « à côté, j'ai exactement le même produit, mais c'est végétal ».

C'est ainsi que la mode animaliste a entraîné une rapide montée en puissance des industriels et du grand commerce vers le bio et autres produits végétaux, avec en retour un nouveau développement de cette mode. Les clients voyant ces rayons prendre une place de plus en plus importante par ces produits ne peuvent qu'en conclure qu'ils sont une bonne chose.

Non ! l'évolution et la sélection naturelle ont fait de nous, depuis 200 000 ans et bien plus, des omnivores, des animaux qui, comme d'autres espèces, ont un besoin physiologique de se nourrir d'autres animaux. L'animal humain n'est pas prêt, physiologiquement, à se passer complètement de l'animal sans dommages à moyen ou à long terme. Ce n'est pas une question de volonté, de croyance, d'idéologie ou de sentiments, même s'ils peuvent être louables. On peut toujours imaginer de modifier certaines de nos méthodes d'alimentation, mais certainement pas en le prenant à la légère, comme le présentent les animalistes.

LE « BIEN-ÊTRE ANIMAL »

Nous avons dit plus haut que la fondation de l'antispécisme sur des idées moralistes était la cause de nombreuses contradictions. Or, cette manière de réfléchir aux problèmes a été appliquée par les antispécistes, ou par certains d'entre eux, à l'animal lui-même. Ils se sont mis à sa place pour pouvoir, là encore, définir les notions de bien et de mal. C'est ainsi qu'une de leurs revendications est d'exiger ce qu'ils appellent un « *bien-être animal* ». Et pour cela, certains pensent qu'il faut imposer un arsenal juridique.

L'article L214-1 du Code rural, qui date de 1976 et dont nous avons parlé plus haut disait ceci : « *Tout animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce* ». Lui a été ajouté un autre article 521-1 cette fois du Code pénal : « *Le fait, publiquement ou non, d'exercer des sévices graves, ou de nature sexuelle, ou de commettre un acte de cruauté envers un animal domestique, ou apprivoisé, ou tenu en captivité, est puni de deux ans d'emprisonnement et de 30 000 euros d'amende.* » Ce à quoi on a ajouté cet article 1^{er} du 25 octobre 1982 relatif à l'élevage, à la garde et à la détention des animaux : « *Les animaux élevés ou détenus pour la production d'aliments, de laine, de peau ou de fourrure ou à d'autres fins agricoles, ainsi que les équidés domestiques et les animaux de compagnie et ceux qui leurs sont assimilés doivent être maintenus en bon état de santé et d'entretien conformément à l'annexe I du présent arrêté.* »

Comme on le voit, les textes, en France, sont magnifiques, tout comme cela se passe pour le droit humain. Et comme pour les humains, la réalité est loin de ces beaux textes. Mais une question doit d'abord être posée : que signifie exactement cette idée de « *bien-être animal* » ? Bien sûr, il existe des vétérinaires et un capital de connaissances sur ce qui convient par exemple à la bonne santé d'un animal. Mais le bien-être ?

Ce terme a été inventé il y a une vingtaine d'années. À l'époque, d'une manière bien hypocrite, les éleveurs du monde occidental se sont mis à utiliser ce langage, en réalité, pour trouver des normes dans la manière d'élever le bétail, de façon à exiger des pratiques impossibles ou trop coûteuses pour les autres pays, de manière à les écarter de la concurrence. Il s'agissait également de rendre acceptable, pour les citoyens européens et américains, la pratique qui a alors commencé à se développer, des élevages industriels. « *Cela fait trente ans que des recherches sur le bien-être animal sont financées dans cette optique* », précise Jocelyne Porcher, directrice de recherche à l'INRA (Institut national de la recherche agronomique). « *Le bien-être animal en tant que problématique scientifique date des années 80 en France et vise à rendre acceptables pour les animaux les systèmes industriels, tout en les rendant socialement acceptables pour nos concitoyens* » (*Des animaux et des hommes*).

Digard - l'anthropologue de la domestication animale et des relations hommes-animaux- considère que cette idée de bien-être animal est absurde. « *On ne pourrait ni traire une vache, ni monter un cheval, ni même approcher un chien si ces animaux étaient laissés libres d'exprimer les comportements propres à leurs espèces respectives* », fait-il remarquer. Et il s'indigne aussi de ce que l'on s'occupe d'élaborer, « *en vue de labels de qualité viande, des critères de bien-être pour le bétail européen – critères de satiété, de confort, de durée du sommeil, etc. qui sont inconnus d'un bon tiers de l'humanité.* »

Mais même si on accepte de s'occuper le plus soigneusement du monde des animaux occidentaux, que vaut cette idée ? Digard, encore, souligne qu'elle sent à plein nez l'anthropomorphisme, la tendance à attribuer à toute chose, à tout être vivant, des caractères qui sont propres à l'homme. « *Des militants animalistes et même des chercheurs en éthologie, nous dit-il, n'hésitent pas à parler du "bonheur", de la "joie de vivre" ou du "pessimisme" des animaux !* »

Ce qui semble plutôt, c'est que chaque espèce vivante vit dans son propre monde, a ses propres sensations, ses propres réactions, ses propres besoins. Si l'on regarde la démarche d'une girafe, par exemple, on ressent fortement un décalage avec nous, les humains. Un écrivain interrogé par Finkielkraut, Jean-Christophe Bailly, le dit très bien : « *Ce qui est très frappant, quand on voit les girafes dans la nature, chez elles, dans les réserves, c'est la sensation de ralenti. On a l'impression qu'elles ne tournent pas dans le même film que nous, et il y a quelque chose d'absolument magnifique dans cette lenteur, cette démarche, etc. Mais en fait, chaque espèce animale tourne un film différent, d'une certaine manière.* »

Toujours au sujet du bien-être animal, Yann Sergent, le vétérinaire, inspecteur des abattoirs de porcs, raconte cet anecdote : « *On avait deux juments, l'une est morte il y a trois ans. L'autre s'est retrouvée seule, un peu perdue. Je l'ai donc gardée à la maison pendant une quinzaine de jours pour qu'elle s'habitue, qu'elle se calme. Ensuite, je l'ai conduite dans une pâture qui est à deux kilomètres de chez nous, où elle avait passé beaucoup de temps, une pâture superbe, pleine d'herbe, avec vue sur la mer. Une demi-heure plus tard, elle était rentrée à la maison, elle était retournée toute seule dans une stalle dans laquelle je la mettais en hiver la nuit, dans un bâtiment sombre, et c'est là qu'elle préférerait être. Sa priorité, ce n'était pas l'herbe, la pâture, le plein air, c'était la sécurité (...). Ce sont des herbivores, ce sont des proies, ce qui compte pour eux avant tout, c'est la sécurité. Je crois, conclut-il, qu'il ne faut pas commettre l'erreur de s'identifier à eux. On ne le peut pas.* »

Oui, croire et affirmer qu'il faudrait rendre aux animaux domestiques leur milieu naturel est une ânerie. On ne remonte pas ainsi l'histoire à l'envers. Pour donner un autre

exemple, l'espérance de vie d'un cheval domestique est aujourd'hui d'une vingtaine d'années. C'est le double de ce qu'il est à l'état sauvage. On peut même ajouter que sans la domestication, qui a eu lieu dans les steppes d'Eurasie, auprès d'*Equus przewalskii*, au 4^{ème} millénaire avant notre ère, le cheval aurait probablement disparu, comme cela est arrivé à tant d'espèces. Car en raison d'un réchauffement du climat commencé vers moins 8000, les espaces herbacés diminuaient fortement et les chevaux devenaient de plus en plus rares.

LE CERVEAU HUMAIN

Un spécialiste du cerveau, le neurobiologiste Alain Prochiantz, s'est posé la question de ce qui différencie ou pas les humains des autres animaux, dans un ouvrage paru en 2012, *Qu'est-ce que le vivant ?*

Aux antispécistes qui tiennent à parler de tous les animaux comme étant des individus, Prochiantz répond que cela dépend. Et il commence par nous dire de grandes catégories du monde animal, où les individus ... ne le sont pas dans le sens où on en parle pour les humains : « *Dans certaines espèces, explique-t-il, les individus sont très semblables, copies conformes d'un prototype presque entièrement défini par la structure génétique. C'est le cas des vers nématodes* ». Ces animaux ne sont donc absolument pas influencés par l'environnement, et restent tous identiques : on ne parlera donc pas d'individus pour eux.

Autre situation, celle de certains animaux qui peuvent se modifier, parce qu'il y a chez eux une forme de régénération. Chez les hydres, par exemple, n'importe quel fragment d'une hydre encore assez grande peut régénérer et donner une hydre complète, et donc les membres de cette espèce se modifient en permanence. Mais cela n'en fait pas pour autant des individus. Pourquoi ? parce que cette régénération est rapide et qu'en ce cas, la mémoire, si l'on peut parler ainsi, de ce qu'était l'ancien individu, n'est pas conservée. « *La mémoire, en effet, souligne Prochiantz, demande un minimum de permanence dans la structure, cérébrale en particulier* ». Il faut que son passé puisse s'incorporer en lui pour que le membre d'une espèce soit ce que nous appelons un individu, comme chez les humains.

Examinons maintenant de plus près ce qui se passe dans le cas de l'homme. Pour nous, plus question de régénération d'un organe. L'évolution nous a fait perdre cette possibilité, qui semble pourtant bien utile. Mais si notre corps se régénérerait, en se recomposant et en recomposant donc aussi le cerveau, nous perdriions à tout moment notre mémoire personnelle, notre histoire, notre culture, donc notre individualité. Ce qui fait que nous sommes des individus, c'est cette différence entre toi et moi, qui vient de l'environnement différent que toi et moi avons rencontré. Et à notre tour, notre formation en tant qu'individus différents, va par la suite, envers une autre génération, former des individus qui auront des variations et des différences encore multipliées, et ainsi de suite. Voilà comment les humains sont des individus tous différents.

Si donc l'évolution a fait le choix de nous enlever la possibilité de régénérer, un bras par exemple, c'est qu'il y avait quelque chose à y gagner. En perdant la régénération qu'ont encore des animaux comme la salamandre ou le lézard, les mammifères – dont nous faisons partie - ont gagné en individualité.

On y pense rarement, mais nous avons quand même en nous une certaine forme de régénération. Certes, notre bras ne va pas repousser si on le coupe. Mais chacune de nos

cellules, dans chaque organe, a une durée de vie limitée, et se trouve remplacée par une nouvelle cellule. Notre épiderme se renouvelle. Notre intestin grêle se renouvelle complètement tous les cinq jours. Au total, nous perdons et nous regagnons en cellules nouvelles chaque année le poids que nous avons.

Que se passe-t-il au niveau de notre cerveau ? Tout le cerveau n'est pas renouvelé en bloc, mais certaines régions particulières, certains neurones connaissent une forme de renouvellement. Ainsi, dans l'hippocampe notamment, les nouveaux neurones viennent s'agencer de manière à respecter les circuits déjà en place. Ce processus, on le retrouve dans le cerveau de tous les vertébrés, mammifères et primates compris. On peut donc les considérer, eux, comme des individus. Ces cerveaux se renouvellent et s'imprègnent sans cesse du monde extérieur, ils se modifient en permanence, mais ils conservent à peu près entièrement ou du moins suffisamment de l'histoire personnelle, à travers la mémoire.

On voit ainsi que le règne animal connaît une très grande variété pour ce qui est de l'individuation. Cela va d'une quasi absence des individus jusqu'à une individuation, qui peut être plus ou moins marquée, et elle devient extrême forte dans le cas de l'homme. Dans le cerveau humain, certains neurones vivent sur des périodes très longues, tandis que d'autres viennent s'agencer pour s'insérer et s'ajouter dans les circuits déjà existants. Certains neurones meurent-ils ? la question est à l'étude ; elle pourrait avoir pour manifestation une des formes d'oubli que nous pouvons connaître.

« À ce titre, écrit Prochiantz, je n'ai aucune réticence à considérer que les vaches, les chiens, les singes sont des individus. Mais cela ne doit pas nous faire oublier que cette individuation animale prend des formes et des intensités différentes selon les espèces, pour la raison que les espèces diffèrent par la structure de leur système nerveux et les contours que cette structure impose à l'individuation. Une vache peut parfaitement avoir connaissance de ce que peut signifier un pré ou une ondée, une biche peut avoir appris, d'expérience, le danger potentiel des fusils, comme un chien peut associer une odeur à une promesse de plaisir. On peut même penser que pour ce qui est de l'odorat, un chien a un espace d'individuation très supérieur à celui de sapiens. Mais pour ce qui est de l'espace cognitif et linguistique, c'est sapiens qui pousse l'individuation au plus haut degré, du fait non seulement des 900 centimètres cubes "de trop" affectés essentiellement à ces fonctions, mais aussi des nombreux outils culturels et techniques qui prolongent, presque à l'infini, ce cerveau monstrueux ».

Sur le cerveau humain, Prochiantz et Digard disent la même chose : *« Entre l'homme et les animaux, il y a bien sûr un continuum biologique, mais tout aussi sûrement un saut évolutif, qualitatif aussi bien que quantitatif, que le premier doit à un processus d'évolution séparée étalé sur au moins cinq millions d'années. »* C'est Digard qui parle. *« Que cela plaise ou non à certains, même les plus "intelligents" ou les mieux entraînés des chimpanzés ne connaissent pas et ne connaîtront jamais ni langage articulé, ni pensée réflexive, ni culture au sens anthropologique, ni arts, ni sciences, ni érudition, ni système politique construit. Et, soit dit en passant, c'est ce même processus évolutif qui a fait d'Homo sapiens une espèce omnivore. Rappelons aussi, pour en souligner le ridicule, l'argument favori des animalistes selon lequel l'Homme et le chimpanzé représenteraient 98% de gènes communs, en oubliant les 2% de gènes codants qui font toute la différence. Bref, on sombre là dans l'obscurantisme : certains commencent d'ailleurs à parler de "zoo-futurisme" et de "ré-animalisation de l'humain", d'autres de la sensibilité, voire de l'intelligence des plantes... À quand les pierres "sentantes" ? »*

Prochiantz s'emporte un peu moins, mais c'est pour aller plus au fond des choses et de l'argumentation. Il nous dit d'abord qu'il faudrait, pour être juste et complet, parler en les reliant des divers phénomènes évolutifs qui ont fait de nous l'humain : la bipédie, la marche sur deux membres seulement, donc la libération de la main, qui permet l'appréhension et le développement de l'outil ; la néoténie, le fait que nous naissions inachevés, et qu'il nous faut encore une très longue durée pour nous former, ce qui fait que nous nous formons et nous formons notre cerveau essentiellement en lien avec le monde extérieur, donc avec la culture humaine ; l'éducation, qui vient justement faire le cerveau du jeune humain, et bien entendu l'encéphalisation, l'évolution particulière de ce cerveau, de notre cerveau d'humain, permise par la station debout, et alimentée par l'utilisation de la main et de l'outil, par l'éducation et la culture.

« C'est évidemment l'accroissement général du cerveau qui mène la danse, nous dit Prochiantz. Croissance générale rapportée au poids du corps et qui se constate dès les premiers hominidés. Les australopithèques (Lucy, Toumaï & co.) ont un cerveau de quelque 350 centimètres cubes (ils mesurent à peine plus de 1 mètre) et sont déjà plus "cortiqués" (ont un cortex, la partie frontale du cerveau, dédiée au raisonnement logique) que les singes. La cérébralisation va aller en s'accroissant avec Homo habilis, inventeur des outils (650 centimètres cubes), Homo erectus (900 centimètres cubes), les anté-néanderthaliens, inventeurs du feu (1250 centimètres cubes), puis les néanderthaliens (les premières sépultures) et sapiens qui sont assez proches, ceux-là inventeurs du feu, ceux-ci de l'art – en tout cas, nous dit-il, c'est ce qu'on lit dans les manuels. »

Et c'est ainsi que arrivons à Sapiens, avec nos 1400 / 1500 centimètres cubes actuels. Or, explique Prochiantz, 500 centimètres cubes nous auraient suffi pour, comme les autres primates, pouvoir utiliser nos fonctions sensori-motrices. Nous avons donc 900 centimètres cubes « de trop ».

« Au-delà de cet accroissement général du cerveau, continue Prochiantz, on observe une modification de ses surfaces et volumes affectés à certaines fonctions, par exemple nos aires de l'odorat et de la vision sont moins étendues que chez le chimpanzé, alors que nos aires associatives ou dédiées au langage sont beaucoup plus développées. Bref, les 900 centimètres cubes "de trop" (en comparaison avec nos cousins chimpanzés) ne sont pas distribués uniformément, ce qui évidemment marque encore plus la différence. On m'excusera d'enfoncer le clou. »

« Cette augmentation touche non seulement la surface du cortex, mais aussi tous les noyaux sous-jacents qui servent de relais, de sorties et d'entrées, pour la grande majorité des voies nerveuses qui apportent l'information au cortex et transportent les réponses corticales. Entre sapiens et ses cousins, d'autres différences existent, dont le nombre des neurones locaux, en particulier ces neurones inhibiteurs dont la maturation au cours des périodes critiques sous-tend le processus d'apprentissage (...) Pour filer la métaphore de l'ordinateur, cela signifie que les capacités de calcul du système sont augmentées dans des régions particulières, notamment des régions liées à la cognition (la faculté de connaître), et ce dans des proportions vertigineuses. (...) Ce cerveau monstrueux est responsable de notre capacité non seulement de comprendre le monde, donc de le manipuler et de le modifier, mais aussi de notre faculté d'anticiper, faculté dont l'"intentionnalité" est une des nombreuses facettes ».

Et il conclut : « À partir de là, ayant constaté l'abîme biologique, culturel et existentiel qui nous sépare des chimpanzés, on ne peut que s'interroger sur le chiffre spectaculaire de 1,23% qui prétend quantifier la différence génétique entre l'humain et le chimpanzé (...). »

En effet, si on se contente de comptabiliser tous nos gènes, et de voir combien sont identiques ou non, on obtient ce chiffre d'une différence seulement de 1,23% entre le chimpanzé et l'homme. Mais il faut savoir qu'il existe deux sortes de gènes, les gènes régulateurs et les gènes codants. Ce sont les gènes codants qui donnent les ordres de faire telle ou telle protéine, et chaque protéine a un rôle différent. L'hémoglobine sert à amener l'oxygène dans le sang, la myosine sert à contracter les muscles, les anticorps servent à lutter contre une invasion microbienne, etc. Les gènes codants qui les mettent en œuvre ne sont que 2% de tous nos gènes, notre génome. Les 98% autres sont mal connus, si mal que dans un premier temps on les avait même appelé « ADN poubelle ».

On voit en tout cas que de petits chiffres peuvent recouvrir quelque chose de qualitativement important. Un gène qui participe à la construction du cerveau n'aura sans doute pas la même importance qu'un autre qui code la couleur des yeux. Prochiantz rappelle que, de toute manière, 1,23% de différence entre les gènes du chimpanzé et les nôtres, cela veut quand même dire quelque chose comme 30 millions de mutations, largement « *de quoi faire des dégâts* ».

Un dernier chiffre pour finir sur ce point : les 1400 à 1500 centimètres cubes qui constituent la matière cérébrale chez l'humain représentent à peine 2% du poids de notre corps, mais consomment 20% de notre énergie. Cela mérite qu'on y réfléchisse, à une époque où il est de bon ton de développer le body building et d'admirer essentiellement et massivement les performances musculaires. Pour nous, c'est bien le cerveau qu'il ne faut pas laisser en friche, en tant qu'être humain.

Nous nous sommes appuyés jusqu'ici sur Prochiantz, qui est un spécialiste du cerveau qui tient à marquer clairement une différence entre le cerveau de l'homme et celui des autres animaux. Il est intéressant d'aller regarder aussi du côté d'un autre neurobiologiste, Georges Chapouthier, qui se veut un ardent défenseur des animaux.

« Année après année, nous dit Chapouthier, l'éthologie montre que les animaux fortement céphalisés (vertébrés et pieuvres) sont beaucoup plus intelligents et raffinés qu'on ne le pensait. Ces résultats ont des conséquences "morales", ajoute-t-il, car ils posent la question de la façon dont on traite les animaux. La grande coupure cartésienne (lui aussi...) selon laquelle les animaux qui parlent ont tous les droits sur les autres est obsolète. Nous sommes peut-être très intelligents, mais nous restons néanmoins proches de nos cousins les chimpanzés avec qui nous avons un ancêtre commun. Nos caractéristiques intellectuelles ne nous permettent pas de les traiter de façon abominable ».

C'est le souci, louable, de dire clairement qu'il faut protéger les animaux, qui amène Chapouthier à souligner notre proximité avec le chimpanzé, là où Prochiantz, qui est parti de notre proximité avec le chimpanzé, a été jusqu'à souligner la différence de notre point d'arrivée dans l'évolution.

Pour pouvoir parler de l'intelligence animale, Chapouthier commence par faire un choix étonnant, un peu le même que celui que nous avons vu chez de Waal : il met de côté

le langage. En effet, prendre en compte le langage nous mène forcément à considérer l'intelligence animale comme très limitée, nous dit Chapouthier, « *puisque seul l'être humain dispose d'un langage élaboré et articulé* » (L'Obs). Il est vrai que ne considérer que le langage comme signe de l'intelligence est abusif, et a sans doute contribué à cacher d'autres formes d'intelligence. Mais décider tout d'un coup de ne plus du tout le prendre en compte nous semble franchement contestable. Il y a là une forme de parti pris, même si on peut là aussi l'attribuer à l'engagement de Chapouthier pour les animaux.

De nombreuses conclusions de Chapouthier sur l'intelligence animale sont cependant intéressantes. Il explique par exemple que le fait de rechercher des caractéristiques que nous n'avons pas vues jusqu'ici chez les animaux nous amène à découvrir aussi chez l'humain une forme d'intelligence, de pensée, sans le langage. Par exemple, nous pouvons reconnaître un visage parmi des centaines qui nous sont montrés en une fraction de seconde. C'est une forme d'intelligence sans langage.

Chapouthier cherche donc à trouver des caractéristiques, des formes d'intelligence animale. Ces formes d'intelligence existent, mais on peut voir dans le même temps qu'elles restent très en dessous de ce qu'elles sont chez l'humain.

Les abeilles qui se chargent de l'exploration autour de la ruche utilisent, nous dit-il, un protolangage ; elles ont deux « mots », la direction de la source de nourriture par rapport au soleil et sa distance, mais aucune grammaire. Les rares cas de singes ou de gorilles qui ont réussi à apprendre une forme de protolangage ne le font jamais spontanément ; il faut que ce soit voulu et mené par un humain. « *Même avec quelques centaines de mots et une ou deux règles de grammaire, dit Chapouthier, ces protolangages restent simples* ».

Chapouthier essaye de définir des caractéristiques qui nous permettent de parler d'une intelligence de l'animal. Dans le cas de l'abeille, nous dit-il, on ne sait rien du tout sur sa conscience. On peut donc supposer qu'elle n'agit que de manière automatique. De même, la culture des champignons par les fourmis, à qui Caron attribue l'invention de l'agriculture, n'est pas une forme d'intelligence, selon lui. « *En tout cas, elle l'est moins qu'une brindille utilisée par un chimpanzé pour récupérer des termites dans leur nid* ». Par contre, « *un chien ou une pieuvre "sait" que tel endroit est intéressant et tel autre risqué* ».

L'idée de faire un détour est un autre signe d'intelligence : « *un animal qui s'éloigne suffisamment de son but pour y revenir fait preuve d'intelligence* ». De fait, seuls font des détours les vertébrés (qui possèdent un squelette osseux muni d'une colonne vertébrale, protégeant un système nerveux central) et les céphalopodes (mollusques dont la tête est munie de tentacules). Autre signe d'intelligence : l'innovation. On n'en trouve pas chez la fourmi. Par contre, en Asie du Sud-Est, des pieuvres ont appris à utiliser des demi-noix de coco vides jetées à la mer.

Une tricherie volontaire, aussi, est un signe d'intelligence. Mais un phasme qui se camoufle en brindille a son comportement inscrit dans les gènes, ce n'est donc pas un signe d'intelligence. La capacité à s'adapter et vivre en société développe une forme d'intelligence. Mais là encore, attention à ne pas confondre avec l'intelligence collective qu'on rencontre chez les insectes sociaux (fourmis, termites, abeilles) : « *Un comportement que l'on pourrait croire "intelligent", par exemple la construction d'un nid complexe, résulte des multiples interactions des individus sans qu'aucun n'ait une idée préalable de l'objectif final* ».

On pourrait ajouter à la liste de Chapouthier une forme d'intelligence qui n'est pas de mode : le sens stratégique de la chasse collective, particulièrement développé chez les félins, et qui témoigne d'un développement conséquent. Nul doute que le cerveau des mammifères n'y est pas pour rien,

En tout cas, on le voit, même en oubliant le langage, on a beau refaire la liste des caractéristiques liées à une intelligence animale, conscience, conscience de soi, capacité à faire un détour, capacité à innover, à tricher, à vivre en société, en aucun cas on ne voit la comparaison tenir avec l'homme. Il existe sans doute une ou des intelligences animales, mais il existe aussi une espèce humaine qui a franchi un pas. Pas besoin de rabaisser l'homme pour reconnaître les qualités des animaux.

Avant de quitter cet aspect de notre sujet, nous pouvons prendre quelques minutes de plaisir en lisant Jean-Claude Ameisen, ce scientifique qui est si prolixe, lorsqu'il nous parle, le samedi matin, sur France Inter (*Sur les épaules de Darwin*).

« Il y a tant de langages, en dehors de ce que nous appelons un langage. Il y a l'empathie, cette extraordinaire capacité, que tant d'animaux partagent avec nous, d'exprimer leurs intentions et leurs émotions par les mouvements de leurs corps, les sonorités de leurs voix, leurs odeurs, leurs phéromones, et de percevoir et de partager les intentions et les expressions des autres. Et l'empathie est la source de la sympathie. Il y a, chez les primates, chez de nombreux mammifères et chez les corvidés (une famille d'oiseaux), la capacité de se mettre à la place des autres ; de consoler ceux qui souffrent ; de se réconcilier avec un adversaire après un combat. Les chimpanzés, les dauphins, les éléphants... et les pies bavardes ont la capacité de se reconnaître dans un miroir – qui traduit ce qu'on appelle une conscience de soi. Et il y a des formes d'innovation et de transmission culturelles qui concernent la fabrication et l'utilisation d'outils chez les chimpanzés et les corvidés, et l'invention et la transmission, d'un groupe à un autre, à travers les océans, des splendides chants puissants et graves des baleines à bosse.

Chez certains oiseaux, comme les mérions superbes d'Australie, c'est avant même leur naissance que les petits apprennent, dans leur œuf, à travers la coquille de ses œufs – un tout premier lien, qui permettra à la mère, dans les premières vocalisations des oisillons sortis de l'œuf, de reconnaître qu'il s'agit bien de ses petits. Et les vocalisations des animaux ne sont peut-être pas seulement une forme de communication purement émotionnelle – une musique – mais aussi l'équivalent d'une chanson, où se mêlent, comme dans nos langues, paroles et musique. Des singes de Côte d'Ivoire, les mones de Campbell, possèdent un vocabulaire composé d'au moins six cris d'alarme différents, et certains de leurs cris d'alarme – de leurs mots – changent de sens avec l'addition d'un suffixe, qui élargit le sens du mot. le sens dépend aussi de la combinaison et de l'ordre suivant lesquels sont émis les différents cris : une émergence de ce que les linguistes appellent un proto-lexique, une proto-syntaxe, une proto-langue.

Un langage peut aussi être silencieux : des chimpanzés, en Ouganda, utilisent un répertoire de plus de trente gestes dont la signification a été déchiffrée. Et il y a tant d'autres formes de langages, encore, comme l'étrange langage des abeilles à miel, qui, une fois revenues à la ruche, font à leurs sœurs le récit de leur voyage. Die Tanzsprache, dit Karl von Frisch, "le langage de la danse", une danse sonore dans l'obscurité de la ruche – la danse frétilante – durant laquelle la butineuse revit, sous une autre forme, le voyage et la découverte qu'elle vient de faire et qu'elle partage avec ses sœurs. (L'Obs hors série L'homme et l'animal)

Ameisen nous fait aimer le sujet dont il nous parle. Il utilise pour cela un langage, mais pas le langage scientifique de Prochiantz ou de Chapouthier. Ameisen réussit à créer en quelque sorte son propre langage. Et on peut y voir là une beauté supplémentaire du langage que les humains peuvent produire.

QUEL COMBAT SOCIAL FAUT-IL MENER ?

Au nom des militants antispécistes, Aymeric Caron écrit : *« cette lutte s'inscrit dans une logique globale et universelle de défense des plus faibles, des opprimés, des humiliés »*. *« Il n'existe pas aujourd'hui de cause plus révolutionnaire que celle de l'antispécisme »*. Et il convoque de grands noms du mouvement socialiste ou des luttes pour les droits humains, Louise Michel, Rosa Luxemburg, Victor Hugo. Louise Michel qui a écrit *« Au fond de ma révolte contre les forts, je trouve du plus loin qu'il me souvienne l'horreur des tortures infligées aux bêtes. »* Rosa Luxemburg qui a écrit *« J'espère mourir malgré tout à mon poste, dans un combat de rue ou un pénitencier. Mais en mon for intérieur, je suis plus près de mes mésanges charbonnières que des "camarades" »*. Victor Hugo qui a été président d'honneur de la première Ligue française contre la vivisection, créée en 1882 et qui a soutenu la loi Grammont, la première destinée à protéger l'animal en France.

Tout ceci est vrai, et cela témoigne effectivement de ce que les humains sont sensibles au monde animal, de ce qu'il y a un lien entre l'indignation face au traitement fait aux humains et celui qui peut être fait aux animaux. Mais ni Louise Michel, ni Rosa Luxemburg, ni Victor Hugo n'ont jamais dit, écrit ou pensé le dixième du programme des antispécistes. Ils s'inscrivaient dans la vieille idée que nous avons vue au début de cet exposé, l'idée que les hommes doivent une certaine protection envers les animaux.

Caron n'hésite pas à gauchir, voire à ultra gauchir son langage. Il explique que *« l'esclavage et l'exploitation animale reposent sur une motivation commune : le profit (...) L'argent est, comme pour les esclaves d'antan, une cause essentielle du calvaire des animaux. »* Et de poursuivre : *« Le capitalisme, c'est le travail des enfants dans les mines au 19^{ème} siècle et dans les ateliers et la sueur au 20^{ème} et au 21^{ème}. C'est le colonialisme et le rapt des ressources. C'est deux guerres mondiales et beaucoup de guerres contre les mouvements de libération nationale. C'est les crises récurrentes. C'est le chômage et les inégalités. C'est la fin des paysans et le début d'une alimentation de merde. C'est la faim dans le monde. C'est la spéculation permanente. C'est les banques et les multinationales dans les paradis fiscaux (...) »*

Mais il n'en conclut pas du tout qu'il faut renverser le capitalisme. Non, il en conclut juste que nous devons changer notre comportement individuel : *« Lorsque je refuse d'acheter un produit dont la fabrication a engendré de la souffrance animale, je suis un militant. Le végétarisme et le végétalisme sont des actes éminemment politiques et révolutionnaires, qui permettent à ceux qui s'en revendiquent d'éprouver leur pouvoir d'êtres humains responsables. »* Louise Michel, Rosa Luxemburg, elles, ne cessaient de dire et d'œuvrer pour une lutte au contraire collective, indispensable pour s'en prendre efficacement au système capitaliste, et pour qu'elle vise vraiment à une émancipation universelle.

Aymeric Caron n'est pas une exception. Corine Pelluchon, citée par Digard, écrit elle aussi : *« C'est une révolution (...) C'est une transformation de la société, le passage à une*

autre étape de la civilisation. L'heure de la transition est venue. Animalistes de tous les pays (...) unissez-vous ! (...) Nous aurons un monde à y gagner ».

Mais celui ou celle qui est indigné par le capitalisme, par les crises, par le chômage, par les inégalités, par le rapt des ressources par les pays riches, etc., doit bien voir que la voie ansipéciste ne mène sûrement pas à remettre en cause tout cela. On peut d'ores et déjà constater à quel point la mode animaliste ne gêne vraiment pas le système. Oh, certes, telle ou telle production, telle ou telle partie du système – les bouchers en sont un exemple – vont se mettre à hurler si leurs vitrines sont menacées ou le système actuel des abattoirs mis en cause. Mais le propre du capital, c'est qu'il peut à tout moment changer de forme, changer de lieu, s'investir autrement ou dans un autre domaine, pour rester capitalisme.

Il n'est qu'à voir à quelle vitesse la grande distribution a modifié l'organisation dans tous ses lieux de vente et multiplié les rayonnages de produits bio, de produits à destination des végétariens, des végétaliens, avec des noms tels que « lait » d'amande, ou produits « veggie ». Non seulement ils suivent l'air du temps, mais ils l'accélèrent, et en tirent un nouveau profit.

Les tares de la société capitaliste qu'énumère Caron, Marx les avait décrites et analysées bien avant lui, dans un ouvrage connu dans le monde entier, mais un peu moins à la mode : « *Le Capital* ». Caron s'est d'ailleurs senti obligé d'y faire allusion : « *Marx associe donc directement l'exploitation du travailleur et celle de la nature, pressentant qu'elles participent bien de la même logique. Il oppose déjà le temps court du capitalisme, avec sa logique de rendement rapide, et le temps long nécessaire à l'agriculture pour laisser la nature faire son œuvre (...) Marx a donc anticipé, nous dit-il, la question des limites naturelles de la planète, sans toutefois imaginer une société sans croissance.* »

Marx n'était donc pas capable d'imaginer un monde sans la croissance capitaliste ! C'est faux. Marx voulait réfléchir à un développement de l'économie pour répondre aux besoins élémentaires de la partie de l'humanité qui n'en dispose pas parce que le capitalisme ne le lui offre pas. Il ne parle pas du tout de la croissance dans le sens que le capitalisme lui donne, lui qui met à égalité le développement des industries de guerre et celle du médicament. Il souhaite un développement des forces productives, encore absolument nécessaire à son époque, pour satisfaire les besoins élémentaires de l'ensemble de l'humanité.

Ce qui est vrai, c'est que le mouvement socialiste et communiste des origines, celui de Marx et Engels, pose, un siècle avant les premiers écologistes politiques, les problèmes des relations entre l'homme et le monde naturel. Ils envisagent notamment une autre répartition géographique des humains, au lieu que les lois du capitalisme nous amènent à nous agréger par millions dans des villes de plus en plus gigantesques. De même qu'ils ont posé le problème de l'émancipation de la femme, comme cet ancien ouvrier allemand, Bebel, qui a écrit *La femme et le socialisme* en 1879. De même encore, les écrivains socialistes américains de la fin du 19^{ème} et début du 20^{ème} siècle n'ont eu de cesse de dénoncer les méfaits du capitalisme, à la fois envers les travailleurs, la nature et les animaux. Il faut lire par exemple *La Jungle*, de l'Américain Upton Sinclair, qui dénonce avec une force terrible ce que doivent faire et subir les immigrés polonais dans les abattoirs de Chicago. (Le livre a été édité en France en 1963 par Union générale d'éditions, collection 10x18, numéros 954 et 955).

DE L'ORDRE DANS LES LUTTES

L'une des objections qui est faite aux militants de la cause animale, est discutée par Aymeric Caron. « *Les animaux, c'est bien mais tu ferais mieux de commencer par t'occuper des hommes* ». Tous ceux qui sont engagés en faveur des animaux, nous dit Caron, d'une manière ou d'une autre, ont déjà entendu cette objection ou l'une de ses variantes : « *Quand on voit le nombre de gens qui meurent de faim dans le monde, on se dit que les animaux, ce n'est pas la priorité* ».

Doit-il ou non y avoir une priorité, et comment poser cette question ? C'est de cela qu'il nous faut maintenant discuter. Commençons par écouter la réponse des animalistes à cet argument. Ceux qui nous disent cela, explique Caron, « *tentent de se déculpabiliser de leur propre indifférence* ». D'ailleurs, ajoute-t-il, ils « *ne militent pas non plus pour améliorer le sort des hommes et des femmes de la planète. Ils ne font rien du tout* ». Et il conclut : « *il est donc temps que cesse la mauvaise foi et qu'enfin soit admise cette vérité : la cause animale est une cause humanitaire.* »

Si l'on a bien compris, l'ordre n'est pas un problème. C'est peut-être vrai pour ceux qui ne militent pas – et encore, car les idées de chacun jouent sur celles de tous. Mais ce n'est pas du tout vrai pour nous, qui sommes engagés contre l'ensemble des tares que produit le système capitaliste.

Notre avis est qu'entamer aujourd'hui une lutte massive et significative contre le sort fait aux animaux, sans s'intéresser en même temps à celui fait aux humains qui doivent, dans des conditions indignes, par centaines de millions, travailler ou rester sans travail, poserait un problème majeur. Ce serait forcément vu par ces populations comme une ignorance, ou même un mépris envers elles. Aucun discours, aucun programme, aucune explication, ne pourrait les convaincre qu'elles doivent se contenter d'attendre et d'espérer, ou pire, d'apprendre à ne rien espérer, tout en observant une mobilisation et des résultats de luttes qui apporteraient de grandes modifications à propos de la condition animale. Il suffit de s'imaginer un instant dans la peau de l'un de ces prolétaires pour le comprendre.

Dans le meilleur des cas imaginables, une victoire des animalistes n'en serait une que pour eux. L'ensemble de la population du monde ne pourrait adhérer ni à ce combat, ni à son résultat. Non seulement, les populations les plus opprimées ne se sentiraient pas concernées, mais elles considéreraient, à juste titre, ces acquis comme des privilèges supplémentaires accordés à une fraction déjà privilégiée, - le monde riche occidental, et le monde des classes moyennes aisées des pays émergents - et pas comme une « *cause humanitaire* », comme le prétendent les animalistes.

Lorsqu'il s'est agi, il y a un siècle et demi, de lutter pour obtenir le droit de vote, les classes ouvrières du monde entier n'ont pas considéré son obtention, en France ou ailleurs, comme un privilège exorbitant. Elles ont vu cela comme un progrès à reproduire, qui pouvait servir d'exemple. Et ces luttes ont effectivement servi d'exemple. Au point que le suffrage universel est aujourd'hui une règle quasi générale, et que même les dictatures ont dû apprendre à s'en accommoder, au prix de certaines manœuvres. Mais comment les populations d'Afrique, d'Amérique du Sud, d'Asie centrale, comment les femmes seules, les immigrés, les jeunes cherchant du travail d'Amérique et d'Europe, pourraient-ils rejoindre la cause animale, si leur propre vie ne connaît pas d'abord un minimum de dignité, de liberté, si aucun combat qui les concerne ne leur est proposé ?

Nous avons, malheureusement, d'autres exemples dans l'histoire qui nous incitent à la plus grande prudence. Lorsque le shah d'Iran avait imposé aux femmes de son pays de ne plus porter de voile en 1936, c'était aussi au nom du progrès. Mais ce progrès, imposé par des gens appartenant à un monde privilégié, associé au maintien de la population pauvre dans le mépris et la misère, ne pouvait pas en être un parce qu'il n'a pas été vécu comme tel. Au contraire, dès que cela a été possible, on a vu les femmes afficher le voile, lors de la révolution de Khomeiny, une fois le nouveau shah renversé.

Ce que les animalistes croient, sans nous le dire évidemment, c'est que le combat pour le sort des animaux est plus facile que celui contre le capitalisme. Et ce qu'ils voudraient que croient ceux qui sont épris de plus de justice et qui se posent la question de faire quelque chose, c'est que leur combat amènerait automatiquement des progrès aussi pour le monde des humains. « *Apprendre à respecter l'animal, c'est aussi faire attention à l'autre, ça réduirait les violences entre les hommes* », affirme Isabelle Dudouet-Bercegeay, coprésidente du Parti animaliste français.

Digard s'insurge contre cette idée, car il est persuadé que ce n'est pas vrai. Et nous pensons qu'il a malheureusement raison : « *On a des exemples historiques étudiés et documentés de régimes, de sociétés, de cultures, en des dates précises, qui traitaient fort bien les animaux et qui maltraitaient les hommes. Il n'y a donc pas d'équivalence. L'exemple le plus connu étant l'Allemagne nazie : aucun régime politique au monde n'a donné de statut aussi favorable aux animaux que l'Allemagne nazie* ». Et il rappelle que Hitler était végétarien.

La lutte animaliste, le mouvement antispéciste, ne peuvent qu'ajouter une division de plus à toutes celles qui fragmentent déjà l'univers de ceux qui s'opposent à tel ou tel aspect du système capitaliste. Les uns luttent pour le sort des immigrés, d'autres pour les chômeurs, d'autres contre le sort fait aux femmes, d'autres pour l'écologie, et ainsi de suite. On aura juste ajouté dans cette liste déjà trop longue le sort des animaux.

Cette fragmentation, non seulement, ne fait pas peur au système, mais il s'en repaît, il s'y complait. Ses grands médias multiplient les émissions qui usent et abusent de cette fragmentation, dénoncent tel aliment industriel un jour, tel autre le lendemain, telle industrie un jour, telle autre le lendemain. C'est sans fin, et cela n'aboutit à rien. C'est devenu un mode de gestion : on crée une illusion de mécontentement, un mirage de rébellion, un fantôme de contestation, un ectoplasme de remise en cause. Les humains, les animaux, la nature, méritent mieux que cela.

S'il advenait qu'un mouvement en faveur des animaux se mettait à surgir des opprimés eux-mêmes, alors nous serions les premiers à le soutenir, le populariser et vouloir l'aider. Un mouvement qui se développe parmi la population opprimée elle-même ne se discute pas. Mais le mouvement antispéciste est le fait de fractions très réduites de la population, de milieux intellectuels restreints. Certes, il s'appuie sur le vieux sentiment humain, que nous avons décrit, et qui est tout simplement la sensibilité humaine envers au moins un certain nombre d'animaux. Mais quasiment rien de ce qui différencie le mouvement antispéciste des mouvements anciens de protection des animaux, n'est issu ou même adopté par de larges couches.

L'ordre des luttes à proposer est donc quelque chose d'essentiel. Tout en nous souciant du sort fait aux animaux, nous préférons à la présentation d'un Aymeric Caron, celle que nous donne Jean Claude Ameisen, dans le numéro de L'Obs déjà cité. L'ordre des mots ici est soigneusement pesé : *« L'état du monde d'aujourd'hui nous révèle la cruauté et l'indifférence de nos comportements à l'égard d'êtres humains. Faisons en sorte que les droits fondamentaux de chaque femme, de chaque homme et de chaque enfant dans le monde soient respectés. Et, comme le proposait Darwin, étendons aussi notre sympathie aux animaux – "à tous les êtres sensibles". La bienveillance, comme la joie, ne s'amointrit pas quand on la partage – elle se diffuse et s'accroît. »*

EN GUISE DE CONCLUSION

L'idéologie animaliste est à nos yeux réactionnaire, parce qu'elle nous écarte des combats que nous pensons nécessaires, à la lumière des analyses que nous faisons du système capitaliste dans lequel nous vivons et dans lequel se multiplient les problèmes. Cette idéologie n'aide pas au combat pour changer le cours de ce système. Elle l'en dévie. Elle le rassure même, dans une certaine mesure : si certaines implications de l'antispécisme devaient être appliquées, elles poseraient problème à telle ou telle branche de son arbre, mais l'ensemble s'en sortirait de toute manière.

Une victoire des animalistes ne ferait que réformer le système. Et là-dessus, l'abolitionniste animaliste Tom Regan a raison : *« quand vous réformez l'injustice, mon opinion est que vous la prolongez »*. Oui, il faudra être radical, car le capitalisme est un tout fortement enraciné. Et la racine première de son système, c'est la propriété privée des grands moyens de production. Et c'est le profit individuel et inégalitaire qui en découle.

Certes, il ne faudra pas attendre non plus une victoire du véritable socialisme, celui des origines, pour poser également les problèmes concernant le monde animal. Ils sont présents parmi les autres, tous sont urgents et nous indignent. Et ils sont tous liés entre eux.

L'antispécisme mène à une série de contradictions, et c'est pourquoi nous le considérons comme une impasse. Pour commencer, on ne peut même pas imposer aux animaux l'idée de base des antispécistes, à savoir le respect des autres espèces. Nombre d'espèces animales, si elles ne mangent pas des croquettes fabriquées par l'homme, ont besoin d'une autre espèce animale pour se nourrir.

Le parallèle entre racisme et spécisme ne tient pas. C'est Digard qui le dit bien : *« L'absurdité du racisme tient à l'inexistence des races dans l'espèce humaine ; le spécisme est absurde, à l'inverse, parce que les espèces existent bel et bien. » « Elles ont un contenu biologique qui dresse entre elle des barrières génétiques infranchissables, sauf rare cas d'hybridation »*.

Vouloir donner des droits aux animaux ou à certains d'entre eux amène à une foule de contradictions et de situations ingérables : c'est le signe que cela n'a pas de sens. Leur donner des droits en tant qu'individus serait vouloir en faire des personnes responsables. Cela nous mènerait assez vite, réfléchissons-y, à un retour des procès d'animaux comme cela pouvait se faire au Moyen Âge.

L'animalisme et son idée d'égalité absolue entre l'homme et l'animal mène à des conclusions impensables. Nous ne pensons pas que l'on doive se mettre à revendiquer une « biodémocratie », comme le propose monsieur Caron : *« A côté de l'assemblée nationale, envisage-t-il, existerait donc une deuxième chambre, l'Assemblée naturelle. Les membres de cette deuxième chambre ne seraient pas élus. Une partie (...) serait constituée de hauts fonctionnaires formés dans une école (...) où ils recevraient une formation en écologie, biologie, éthologie et philosophie (...). L'autre partie du collège de l'Assemblée naturelle serait composée d'experts et de représentants d'ONG qui défendent la nature et les animaux ».*

Un droit pour les animaux ? Oui, mais en restant bien conscient qu'il vient de l'homme, et qu'il est possible du fait que l'homme est différent des autres animaux. Le droit fait partie de notre culture humaine, une culture qui nous a amenés à sortir du règne animal. *« C'est le mérite de nos sociétés contemporaines de donner des droits aux animaux, explique Prochiantz, et c'est un acte de culture, car ils n'en ont pas par nature. (...) Notre nature animale serait plutôt du côté de la loi de la jungle, et elle est sans merci. C'est justement parce que nous avons 900 centimètres cubes de trop et que cela fait de nous des êtres – parfois – de raison que nous sommes capables d'échapper aux lois de la nature. »*

La prétention de l'antispécisme à améliorer le monde, à procéder à une révolution ultime, est vaine : le capitalisme s'en accommode déjà. Il lui fait de la publicité, car il sent d'instinct que cela ne le gênera pas. Certes, il y a des intérêts particuliers qui seraient bousculés. Mais le système en lui-même ne serait en rien ébranlé. Il régénérerait, un peu comme le lézard qui a perdu sa queue. La base même du capitalisme est que le capital peut changer de support à tout moment. De l'argent liquide peut être converti en actions, des obligations en machines, des usines et des ordinateurs échangés contre des immeubles ou tout ce qu'on veut. Le capitalisme ne cesse d'ailleurs de changer de forme. Peu lui importe que cela s'accompagne d'une mise à la poubelle des populations qui doivent alors se « reconvertir ».

Enfin, il y a un problème de démocratie. Même avec les 800 000 signatures qu'elle a obtenue, la pétition en faveur de la loi votée en 2015 ne représentait qu'une très petite fraction de la population. Que pensent les autres ? On ne le sait pas. Mais ce qu'on sait, par contre, c'est qu'une partie considérable de la population – en particulier parmi les couches les plus opprimées - est, dans le système actuel, à l'écart du peu de vie démocratique qui y existe. Comment ose-t-on imaginer qu'un changement aussi considérable dans notre vie, de l'alimentation à notre rapport général aux animaux, puisse se décider sans la participation au débat, à la réflexion, aux décisions, de tout le monde ?

L'antispécisme est une idéologie en impasse. Seule l'absence d'idéologie portant un espoir social peut expliquer son succès. Une idéologie globale, pourtant, existe. Elle a été portée durant près d'un siècle par plusieurs générations d'intellectuels brillants. Le communisme des origines ne s'entend plus, actuellement. Mais ce n'est pas parce qu'il est dépassé, ou parce qu'il s'est heurté à des incohérences. Il n'a pas reculé parce qu'il menait à une impasse, mais parce qu'il a été physiquement combattu, sur toute la planète, et qu'il a perdu une bataille contre l'ordre existant. L'ordre existant lui a mené la guerre, sous forme de contre-révolutions et de guerres civiles, de régimes renversés et de soulèvements massacrés, de coups d'État et d'innombrables coups fourrés, d'intellectuels achetés massivement et de mensonges grossiers. S'il a mené une telle guerre, c'est qu'il s'est senti menacé.

Et si cet ordre, capable de telles guerres, est si tolérant avec des idéologies comme l'écologie politique, l'animalisme, les diverses odes à la nature, c'est que toutes mettent un cache sexe sur la division de la société en classes sociales, qui sont à nos yeux la fracture essentielle sur laquelle est fondé le système capitaliste.

La plus grosse organisation mondiale de défens de la nature, le WWF, dont tout le monde connaît le gentil logo au panda noir et blanc, est présent dans une centaine de pays. Le système capitaliste en a fait un de ses rouages : le WWF est partenaire de nombreuses multinationales, comme Carrefour depuis 1998, Lafarge qui aurait de ce fait réduit ses émission de CO2, mais subventionne d'un autre côté des sénateurs américains qui ne croient pas au réchauffement climatique ; le Crédit Agricole, qu'une autre organisation – les Amis de la Terre - dénonce pour ses investissements dans les forages pétroliers, ou encore le roi d'Espagne Juan Carlos 1^{er}, président d'honneur du WWF Espagne, et qui est réputé un amoureux de la chasse, dont on évitera de dire ici le tableau de chasse...

C'est que des organisations, pour la défens de quelque cause que ce soit, ne peuvent arriver à un certain niveau de développement qu'en vivant comme en symbiose avec des pouvoirs économiques ou politiques. Et c'est ce qui explique que leur bilan est lamentable. En octobre 2018, le WWF clamait sur tous les toits qu' « *entre 1970 et 2014, les populations d'animaux vertébrés (mammifères, oiseaux, poissons, reptiles et amphibiens) ont chuté de 60%* ». Incapables de dénoncer le système capitaliste qui les fait vivre, ces gens vivent d'une vaine dénonciation. C'est pourtant bien le profit, le cœur de la logique capitaliste, qui règne aux quatre coins du monde humain et animal, et qui est la cause de ce massacre.

Un peu oubliée aujourd'hui, ou mise à l'index, c'est l'idéologie communiste des origines que nous préconisons pour l'humanité. Elle seule est véritablement généreuse. Elle ne se contente pas d'appeler chaque catégorie qui se sent opprimée à lutter pour elle-même, - les femmes pour les femmes, les salariés pour les salariés, les Noirs pour les Noirs, les minorités sexuelles pour les minorités sexuelles, les amoureux des animaux pour les animaux, etc. -. Non, elle incite chaque femme et chaque homme à se proposer pour une lutte commune, globale, généreuse, pour les autres, pour l'ensemble de l'humanité.

DOCUMENTATION

Caron Aymeric, Antispéciste. Réconcilier l'humain, l'animal, la nature, Seuil 2016

Descartes René, Discours de la Méthode, 10x18 n°1, Union générale d'éditions 1951

Digard Jean-Pierre, L'animalisme est un anti-humanisme, CNRS éditions 2018

Finkielkraut Alain, Des animaux et des hommes, Stock-France Culture 2018

L'Obs hors série n° 94, L'homme et l'animal, 30 000 ans d'histoire, janv/fev 2017

Pour la Science dossier, Intelligence, n° 92 juillet/septembre 2016

Pour la Science dossier, Ce qui distingue Sapiens des autres animaux, n° 493 nov. 2018

Prochiantz Alain, Qu'est-ce que le vivant ? Seuil 2012

Vidéo : M. Blanchard, Les animaux ont-ils des droits ? 2016

novembre 2018